

ECOLE NATIONALE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER.

M E M O I R E

présenté en 1949 par

GANDOLFI Alain.

--:--

LES MARCHÉS DU MZAB.

--:--:--:--:--:--:--:--:--:--

AVANT - PROPOS

L'étude des marchés indigènes ne semble pas passionner fortement les géographes et les ethnologues. Et pourtant, il suffit d'aller dans le plus petit village africain pour se rendre compte que le marché y est le centre principal de la vie sous ses divers aspects économique, social, et même politique.

On cite le "Zoma", le marché de Tananarive, comme étant l'un des plus intéressants de nos territoires d'Outre-Mer et, cependant, personne encore n'en a daigné entreprendre une étude approfondie.

En ce qui concerne les marchés sahariens et, plus particulièrement les marchés du Mzab, dont l'importance, à la lisière Nord du Grand Désert, ne doit pas être méconnue, nous ne possédons encore que des rudiments d'information. Les auteurs qui ont écrit sur le Mzab se sont, en général, peu étendu sur ces centres attractifs de la vie indigène, et ne leur ont accordé que de brèves mentions dans des ouvrages traitant de sujets plus généraux ; ils ont surtout fixé leur attention sur ce qu'on pourrait appeler le "décor" de ces marchés ; certains se sont attachés plus particulièrement à la description de leur site et de leur architecture, d'autres se sont trop rapidement penchés sur leur histoire ou leur importance économique. Il en est peu qui se soient intéressés à leur structure interne et intime, à ce qui en fait toute l'originalité et leur donne un caractère si particulier par rapport aux marchés de chez nous.

Il est vrai que ce n'est pas chose facile, d'autant plus que le Mozabite, jaloux de son indépendance est en général hostile à toute intrusion étrangère dans les ressorts de la vie de ses cités. Un récent voyage dans le pays m'a permis toutefois de réunir une documentation qui, pour faible et incomplète qu'elle

CONSIDERATIONS GENERALES SUR L'ECONOMIE DU MZAB

Quand, au neuvième siècle de notre ère, les Berbères de rite ibahdite furent défaits par les soldats du général arabe MOHAMED IHN EL ACHATCH, ils durent se disperser dans l'île Djerba, dans le Djebel Nefoussa et dans les régions de l'Oued Rhir. De ce dernier lieu, ils furent chassés en 1.075 par le sultan de OUARGLA, envieux de leurs richesses. Ils se réfugièrent alors dans le Chebka du Mzab, et, seuls, dit-on, les scorpions et les vipères les y suivirent. En effet, s'ils trouvèrent dans " ce désert des déserts " une forteresse inexpugnable pour abriter leur foi menacée, ils eurent cependant à lutter contre l'aridité décourageante et la stérilité excessive de la région pour pouvoir y subsister.

Leur lutte fut longue et rude, mais féconde en résultats. Bien avant le démantèlement de leurs forteresses de l'Oued Rhir et leur expulsion du pays, ils avaient posé sur les bords de l'Oued Mzab les bases d'une retraite plus isolée. Ils fondèrent El Ateuf en 1.011, puis Bou Noura en 1.048. En 1.050 fut créée Melika, et en 1.051 Beni-Isguen et les premières maisons de Ghardhafa s'élevèrent au-dessus de l'Oued en 1.053.

Ce n'est que plus tard, dans le courant du dix-septième siècle que des fractions dissidentes bâtirent les deux villes isolées de Guerrara (1.631) et de

Berrian (1.679). Mais ces deux dernières, quoique peuplées de Mozabites, ne font pas partie du Mzab et les habitants de Guerrara qui se rendent à Ghardafa disent qu'ils vont au Mzab.

En même temps qu'ils construisaient leurs villes, les Mozabites creusaient tout un système de puits et de canaux ou "séguis" pour alimenter leurs palmeraies. Ces palmeraies, constituées au prix des plus rudes efforts et d'une longue persévérance groupent plus de deux cent mille palmiers-dattiers auprès des divers Oueds qui sillonnent la contrée : les plus importants de ceux-ci sont l'Oued Mzab qui arrose les cinq villes ibahdites, grossi des Oueds Touzouz, Missa, et Zouilli ; l'Oued Zeghrir qui envahit au moment des crues la palmeraie entière de Guerrara et les Oueds Besbaier et Soudan qui passent à Berrian pour aller se jeter dans l'Oued Missa.

Des milliers de puits ont été forés dans le lit même de ces Oueds ; ils alimentent en période de sécheresse la population et les innombrables jardins des Oasis.

C'est vraiment un travail colossal qui a été entrepris dans cette région, qui compte parmi les plus désertes de la terre, et les plus chaudes du Sahara. Mais il a permis à ces exilés du Nord de vivre repliés sur eux-mêmes du produit de leurs Oasis : la datte est la panacée universelle et les Mozabites en font une si grande consommation qu'ils sont obligés d'en faire venir des oasis voisines. A l'ombre des hauts palmiers croît une végétation fraîche et variée de superbes abricôtiers, cognassiers, grenadiers, figuiers, citronniers, mandariniers, entre lesquels s'élanche une vigne grimpante et qui donne de beaux raisins de Juillet à Décembre. A l'abri de ce second étage de végétation, le Mozabite cultive quelques céréales, orge ou blé dur, en petites quantités, un peu de luzerne et les légumes courants : fèves, carottes, tomates, poivrons, piments, ainsi que de nombreuses et volumineuses cucurbitacées.

Le Mozabite est bon jardinier, travailleur et ingénieux, mais comme il est né commerçant, il préfère laisser à d'autres le soin de la culture : autrefois, les esclaves Noirs du Soudan lui étaient une appréciable et économique main d'oeuvre ; depuis leur libération, ces Homria ont continué à s'occuper des travaux de la terre, laissant à leurs anciens maîtres des occupations

moins pénibles et plus lucratives.

D'ailleurs, la population du Mzab ne saurait vivre uniquement des produits de son sol. Les palmiers ne produisent pas tous, et une sécheresse prolongée peut supprimer la récolte pendant plusieurs années comme à Guerrara depuis trois ans. Les puits, presque tous à sec, ne peuvent servir à l'arrosage des jardins qui dépérissent et sont laissés à l'abandon.

Aussi, le Mozabite vit-il de denrées alimentaires importées par des caravanes de Chaamba, ou d'Arabes agrégés au Mzab, Atatcha, Beni Merzoug ou Mdébih. Ceux-ci apportent à Ghardafa des dattes de Ouargla ou d'El Golea, du blé des régions de Geryville et de Djelfa, ou des moutons et des chameaux qu'élèvent les Nomades du Désert.

Comment le Mozabite se procure-t-il les ressources nécessaires au paiement de ces importations ? Par l'expatriation dans le Nord et par l'artisanat local. (Le Mozabite est né commerçant comme l'Arabe est né pasteur) mais ne pouvant trouver dans son pays de quoi satisfaire son âpre désir de gain, et son instinct mercantile, il émigre vers Alger et vers les Villes de la Côte ou du Tell ; là, il ouvre un magasin de tapis ou d'orfèvrerie ou tient des bains maures. Il est en relations commerciales constantes avec son pays, et chaque année, il retourne passer quelques mois au Mzab pour y apporter ses économies et revoir sa famille.

Il a souvent aussi un commerce à Ghardafa, à Beni Isguen, ou à Guerrara, qu'il dirige d'Alger et dont il vient fréquemment contrôler la bonne marche. Parfois, il s'établit dans le pays même à la tête d'une maison de tapis ou de vêtements fabriqués par les femmes, ou s'adonne à l'industrie des coussins, des poteries ou à l'orfèvrerie. Tous ces produits manufacturés lui fournissent une excellente monnaie d'échange dans ses relations avec les gens du Nord ou les Arabes du Désert.

Grâce à leur remarquable aptitude au négoce, les Mozabites ont trouvé une planche de salut pour leur peuple isolé et ne pouvant se suffire à lui-même. Ils ont créé à Ghardafa un centre commercial de première

moins pénibles et plus lucratives.

D'ailleurs, la population du Mzab ne saurait vivre uniquement des produits de son sol. Les palmiers ne produisent pas tous, et une sécheresse prolongée peut supprimer la récolte pendant plusieurs années comme à Guerrara depuis trois ans. Les puits, presque tous à sec, ne peuvent servir à l'arrosage des jardins qui dépérissent et sont laissés à l'abandon.

Aussi, le Mozabite vit-il de denrées alimentaires importées par des caravanes de Chaamba, ou d'Arabes agrégés au Mzab, Atatcha, Beni Merzoug ou Mdébih. Ceux-ci apportent à Ghardafa des dattes de Ouargla ou d'El Golea, du blé des régions de Geryville et de Djelfa, ou des moutons et des chameaux qu'élevaient les Nomades du Désert.

Comment le Mozabite se procure-t-il les ressources nécessaires au paiement de ces importations ? Par l'expatriation dans le Nord et par l'artisanat local. (Le Mozabite est né commerçant comme l'Arabe est né pasteur) mais ne pouvant trouver dans son pays de quoi satisfaire son âpre désir de gain, et son instinct mercantile, il émigre vers Alger et vers les Villes de la Côte ou du Tell ; là, il ouvre un magasin de tapis ou d'orfèvrerie ou tient des bains maures. Il est en relations commerciales constantes avec son pays, et chaque année, il retourne passer quelques mois au Mzab pour y apporter ses économies et revoir sa famille.

Il a souvent aussi un commerce à Ghardafa, à Beni Isguen, ou à Guerrara, qu'il dirige d'Alger et dont il vient fréquemment contrôler la bonne marche. Parfois, il s'établit dans le pays même à la tête d'une maison de tapis ou de vêtements fabriqués par les femmes, ou s'adonne à l'industrie des coussins, des poteries ou à l'orfèvrerie. Tous ces produits manufacturés lui fournissent une excellente monnaie d'échange dans ses relations avec les gens du Nord ou les Arabes du Désert.

Grâce à leur remarquable aptitude au négoce, les Mozabites ont trouvé une planche de salut pour leur peuple isolé et ne pouvant se suffire à lui-même. Ils ont créé à Ghardafa un centre commercial de première

importance et qui compte parmi les plus grands marchés du Sahara. L'existence de cette pentapole a attiré les pasteurs arabes désireux d'échanger les produits de leurs troupeaux. Le Mozabite, qui méprise la vie de nomade, a trouvé dans les tribus arabes des alentours, les clients et des fournisseurs qui, tout en achetant les produits de son industrie, lui apportent les aliments et les matières premières que sa répulsion du désert ne lui permet pas d'aller chercher lui-même.

Aussi, de la physionomie générale du marché de Ghardafa, peut-il ressortir que l'Arabe est surtout vendeur de laine, de bois, de bétail, et que le mozabite apporte les produits de son industrie et de ses oasis, ou revend les denrées que les caravanes lui ont apportées à son domicile.

D'ailleurs, le marché de Ghardafa, s'il draine une grande partie de l'activité économique du Sahara septentrional, n'est pas le seul marché qui existe au Mzab ; chaque ville a le sien, si petit soit-il : certains reproduisent, à une échelle inférieure, la physionomie du marché de Ghardafa, tels ceux de Guerrara et de Berrian ; d'autres sont purement locaux, comme ceux d'El Ateuf, de Melika ou de Bou Noura ; un, même est confiné dans sa spécialité et n'est fréquenté, la plupart du temps, que par la population mozabite : c'est celui de Beni-Isguen, la Ville Sainte du Mzab. Quelques riches Arabes viennent parfois y faire leurs emplettes.

Pour avoir une idée aussi exacte et aussi complète que possible sur les marchés du Mzab, nous porterons surtout notre attention sur le marché de Ghardafa qui est le plus important, et qui nous servira de base pour l'étude des autres marchés. Celui de Beni-Isguen mis à part, les marchés du Mzab sont le théâtre des mêmes transactions, selon les mêmes règles. Le caractère architectural, la disposition de la place de marché, sont à peu près les mêmes partout. On y rencontre la même agitation, la même vie grouillante avec son cachet oriental, les mêmes règles de police et d'organisation. C'est pourquoi nous avons centré notre étude sur le marché de Ghardafa et adopté le plan suivant :

- Origine et historique des marchés du Mzab
- Description du Marché de Ghardafa
- Le Marché, centre de l'activité économique
- Les marchés secondaires du Mzab
- La police du Marché.

Nous dégagerons enfin, dans une brève conclusion, la physionomie nouvelle qu'ont pris les marchés du Mzab depuis l'installation française dans le pays, et ce que nous semble devoir être l'avenir de ce commerce presque millénaire.

-:--:--:--:--:--:--:--:--:--

HISTORIQUE DES MARCHÉS DU MZAB

ORIGINE :

Le Mzab ne pouvait se suffire à lui-même, et cela pour diverses raisons : Situé dans un désert aride et rocailleux, il ne peut produire toutes les denrées dont les habitants ont besoin ; en particulier, le blé qui leur sert pour la fabrication du pain et du couscous ne peut être cultivé dans le pays. Les Mozabites ont besoin, en outre, pour alimenter leur industrie et lui procurer des débouchés, d'une collaboration économique extérieure : ils doivent importer de la laine, des peaux, du fer et du cuivre, et trouver ensuite à écouler les produits fabriqués. Répugnant, par nature, à courir les déserts, il leur a fallu de bonne heure entrer en relations avec les Arabes nomades.

C'est de ce besoin de contact économique avec le marché extérieur que sont nés les marchés du Mzab.

Ces centres d'échanges économiques ont dû apparaître très tôt avec l'installation berbère au Mzab. Il est même certain qu'avant cette date, il existait déjà dans la Chebke des établissements humains que fréquentaient les Nomades Ouseïlites, mais ils n'étaient que de

minime importance et ne donnaient lieu qu'à un échange très localisé et sans grand intérêt économique.

Les marchés, au sens précis du mot, ont du d'abord être très locaux et servir de lieu d'échanges aux seuls produits des oasis. Plusieurs faits en témoignent encore aujourd'hui. On sait par des documents qu'il en a été ainsi à Guerrera. D'autre part, l'exemple de Ghardaïa semble aussi le montrer pertinemment : autrefois le marché était situé dans la haute ville sous la mosquée ; c'était une place rectangulaire de vingt mètres de long sur quinze de large où l'on ne trouvait que des légumes et des produits locaux ; le fait que les Arabes n'étaient pas autorisés à pénétrer dans la ville est une autre preuve à l'appui de cette assertion.

D'ailleurs, si depuis une très haute antiquité le Mzab a pu servir de terrain de transport aux caravanes, il est plus vraisemblable qu'elles devaient chercher à éviter le plus possible ce plateau inhospitalier. Le Mzab comptait en dehors des grands courants d'échanges sahariens, ce n'est que par l'activité toujours soutenue de sa population qu'il sut attirer à lui les caravanes et créer, par la suite, dans son sein, des marchés locaux, alors que le grand commerce de transit devait demeurer hors de la Chebka. Toute l'importance des marchés de Ghardaïa et de Guerrera vient de ce que les Mozabites ont su y intéresser les Arabes en leur concédant certaines facilités et certains privilèges qui, s'ils allaient à l'encontre des règles traditionnelles et des coutumes mozabites, s'étaient néanmoins avérés nécessaires pour que la colonie berbère pût vivre et prospérer. De la présence de ces caravanes dépendait la condition même des transactions ; aussi la djemaa de chaque cité n'hésitait-elle pas à héberger ces Nomades, ces hommes frustes du désert pour s'assurer leurs visites.

Guerrera fut fondée en 1.531 par les Ouled-Bakha qui habitaient Ghardaïa et Mélika ; mais l'importance de son marché date du jour où, après de longues luttes, les Arabes d'El Mabartekh eurent leur ville rasée. Les Ouled-Bakha envoyèrent le message suivant aux Arabes "Ne vous affligez pas de la destruction" "d'El Mabartekh. Guerrera sera désormais votre ville ;" "vous y trouverez tout à souhait ; dans l'oasis, l'ombre" "pour vous et l'eau pour vos troupeaux ; dans le Ksar"

"des magasins pour vos grains".

Les Arabes se dirent entre eux "Il n'y a rien "à faire puisque les Ouled-Bakha nous demandent notre "amitié, nous les aiderons à peupler le pays, et nous" leur amènerons des esclaves".

Puis se scella le premier pacte qui fit, par la suite, la prospérité de Guerrara et de son marché. Du jour où la ville vit les Nomades s'attacher à son économie et apporter sur ses places les denrées et les matières premières dont avait besoin la population, elle prospéra. Le Mozabite de Guerrara devint un riche marchand qui donna à sa cité l'éclat qui lui vaut, depuis trois siècles, le nom de "Perle du Mzab".

A Ghardaïa, le développement de la population et de la vie de la cité nécessitèrent le recours à la collaboration des Nomades. Mais comme ceux-ci n'étaient pas autorisés à entrer dans la ville, ils campaient dans la plaine au bord de l'Oued Mzab. L'emplacement du marché actuel, en dehors de la cité, de l'autre côté de l'Oued en Zarra, affluent de l'Oued Mzab, était un lieu sablonneux, bordé de palmiers. Là se tenaient les réunions des djemâa des deux cofs de Ghardaïa. Leurs membres siégeaient dans la "haouïta", assemblage de vingt-six grosses pierres disposées en forme d'ellipse, que chaque fraction était allée chercher sur le tombeau d'un marabout. Actuellement, il ne reste plus qu'une de ces haouïta. Chaque représentant de fraction venait s'asseoir sur sa pierre, et d'interminables discussions s'engageaient sur les problèmes de la cité. Quand les deux cofs étaient en désaccord, les partisans de l'un d'eux venaient noircir les pierres de la haouïta adverse : c'était leur déclaration de guerre.

Puis l'Oued cessa de couler sur cette place ; les grands palmiers disparurent et les djemâa allèrent siéger ailleurs. Le Marché remplaça le Sénat. L'importance du bas-marché fit perdre la sienne à l'ancien qui est aujourd'hui presque totalement délaissé ; il en reste une boutique où l'on vend encore des poteries fabriquées à Mélika. Il était devenu trop exigü devant le

développement des transactions ; aussi fut-il décidé de descendre dans l'Oued, d'autant plus que les Arabes ne pouvaient pas passer la nuit dans la ville et qu'il leur était, par ailleurs, difficile, sinon impossible, de faire monter leurs chameaux de leurs troupeaux dans les rues étroites et tortueuses qui menaient à l'ancien marché.

D'ailleurs, ce déplacement du marché procède aussi d'une idée religieuse. Dans certaines agglomérations, le marché se forme à l'intersection des rues élémentaires (cf. Jean Brunhes : La Géographie Humaine, p. 148- 410). Ce noeud vital sera, par la suite, le coeur de la cité nouvelle. Ici, le centre d'attraction procédant d'une idée religieuse semble avoir repoussé vers la périphérie le noeud "économique"; le germe de la ville prend souvent un caractère religieux, sacré, qui éloigne de lui toute activité profane, car les fonctions industrielles sont considérées comme quelque chose d'impur.

" La Physionomie de la petite ville étant analogue à celle de la ville actuelle, les transactions se sont toujours faites à l'extérieur de la cité même. Cette habitude nous ramène à la première forme de l'échange au temps où le marché local s'est constitué en dehors du pays, tout au moins en dehors des " remparts " (cf. Gide : Cours d'Economie Politique - T I - 39-340).

C'est le cas pour le nouveau marché de Ghardaïa qui s'est installé sur l'ancienne place des réunions des djemâa. On ne possède pas la date exacte de la fondation de ce marché, mais on peut la calculer approximativement. La ville de Ghardaïa, bâtie sur une colline (Ghar), s'est développée d'une façon concentrique autour de la mosquée qui en occupe le sommet ; on distingue nettement dans son plan quatre circonvolutions dont la dernière englobe la place du marché ; or, comme il est à peu près établi que la construction des groupes de maisons qui forment chaque circonvolution a demandé cent ans, et que la fondation de Ghardaïa remonte à l'an 1.053, il en résulte qu'il s'est écoulé, entre cette date et celle où la place du marché a été englobée dans la cité, à peu près quatre cents ans. Donc, le marché, qui se trouvait

à l'origine en dehors de la ville, serait antérieur à la quatrième circonvolution et semble dater du début du quatorzième siècle.

D'ailleurs, il était bien différent, par sa physionomie, de celui que l'on peut voir aujourd'hui : c'était une place déserte et sablonneuse où campaient les Nomades avec leurs chameaux et leurs troupeaux de chèvres et de moutons. Les portiques qui l'entourent aujourd'hui et lui donnent une si vivante originalité sont assez récents : ils auraient été construits dans la première moitié du dix-neuvième siècle ; une femme européenne en aurait donné l'idée. Tel qu'il était autrefois, le marché de Ghardaïa s'appelait Hadj Bouhafs, du nom d'un homme très vénéré de Metlili les Châam ba. Celui-ci, connu pour sa grande piété, venait fréquemment à Ghardaïa et attachait son cheval sur l'emplacement de l'actuelle "mgolla" où il avait l'habitude de faire ses prières ; c'est en souvenir de ce grand marabout que les Mozabites ont donné son nom à la place du marché.

Le marché de Ghardaïa a pris, par la suite, une grande importance et a supplanté très rapidement ceux des autres villes du Mzab ; il n'est pas jusqu'aux marchés de Berrian et de Guerrara qui n'aient vu leur rôle décroître devant celui de la grande métropole ibah-dite. Les documents autochtones et les relations de nombreux voyageurs nous renseignent abondamment sur ce qu'était la vie des marchés dans ces derniers siècles, et particulièrement au dix-neuvième siècle.

LA VIE DES MARCHÉS JUSQU'À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE :

Le Mzab a été pendant longtemps, malgré sa situation géographique défavorable, un centre d'attraction pour les caravanes venues des régions voisines, ou même du Soudan ; aussi ces marchés, principalement ceux de Ghardaïa et Guerrara ont-ils connu alors une ère d'activité et de prospérité vraiment prodigieuse. La Place du Marché devint le rendez-vous de toute une population qui venait y commercer ou y passer paresseusement la plus grande partie de la journée. Aussi a-t-elle pris une grande importance au point de vue social, politique,

et économique : elle était le lieu où l'on retrouve ses amis - et quelquefois ses adversaires - le lieu d'exécution des châtimens corporels, un forum où l'on discute, où l'on s'anime, où les passions s'échauffent et dégènèrent parfois en rixes sanglantes. La place du marché était le noeud vital de la cité.

Chaque matin, dès le lever du soleil, une foule d'hommes vêtus de blancs burnous ou de gandouras bariolées se réunissaient sur ces places au milieu des marchands de dattes ou de moutons. C'est là que s'échauffaient les passions politiques, ou que se tramaient les complots de cité à cité, et parfois même de qof à qof. Souvent, on vidait les querelles dans le sang, et une dispute entre deux hommes dégènèrait en un "baroud" général. À Guerrara surtout, les esprits s'exaltaient avec une remarquable facilité : Pour une petite vengeance privée, il n'était pas rare qu'une échauffourée générale s'ensuivit. On cite encore à Guerrara le fait suivant : El Hadj Saïd, un des douze "mékariis" de la fraction Ouled Merzoug, fit une fois égorger et rester trois jours sans sépulture un Arabe qui, fatigué par une longue course, s'était permis de traire une chèvre ne lui appartenant pas pour apaiser sa faim et sa soif. Une discorde ne tarda pas à éclater entre parti sens et adversaires d'El Hadj Saïd ; un peu plus tard, celui-ci fut apostrophé en pleine place du marché par un Atatcha, Bel Grimat qui tira brusquement son sabre et lui en asséna un coup si violent qu'il lui partagea la tête en deux.

Une autre fois, une rixe éclata parmi les Atatcha entre les deux portes du marché : il y eut lutte à coups de couteaux et de bâton ; les gens de Guerrara les séparèrent, mais les Atatcha sortirent de la ville et rallièrent leurs hommes pour se livrer bataille.

De tels incidents étaient fréquents sur les places des différents marchés du Mzab. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seules manifestations qui animaient ces lieux. C'est qu'en effet, la place du marché était, pour les exécuteurs de la justice, le lieu de prédilection où ils pouvaient trouver une nombreuse assistance pour ajouter une note d'infamie aux châtimens corporels des condamnés. La peine la plus courante était la bâtonnade qui punissait la plupart des délits et des

crimes, comme peine principale ou complémentaire, le patient recevait, selon la gravité de sa faute, dix, vingt, cinquante, et même cent coups de bâton sur les épaules ou sur la partie postérieure. Quand il s'agissait d'une femme, on la mettait au préalable dans un grand couffin ou dans un sac, afin qu'en se débattant, elle ne scandalise pas ce peuple aux moeurs austères et puritaines. Ces châtiments n'ont pas encore complètement disparu en certains endroits, mais ils ne sont plus infligés en public.

Mais la raison essentielle de tous ces attroupelements est surtout d'ordre économique. Les marchés, par les transactions qui s'y opéraient, attiraient une foule de Mozabites des autres cités ou des caravanes d'Arabes venus des régions avoisinantes, de Tunisie, ou du Soudan. Ils étaient, en principe, quotidiens et de peu d'importance, sauf à Ghardaïa, à Guerrara, et à Beni-Isguen. Mais chaque semaine, le vendredi, chaque ville connaissait une effervescence et une animation extraordinaires : c'était le jour des Nomades, le jour du Grand Marché. Qu'il nous suffise de décrire celui de Ghardaïa, qui était le plus important, pour donner une idée de l'ensemble.

Si le marché de Ghardaïa voyait tous les jours une foule nombreuse se presser sur sa vaste place, autour des petits marchands d'étoffes et de dattes, ou dans les rues attenantes où se vendaient la viande ou les légumes, le vendredi était vraiment le grand jour, une sorte de jour de fête où la ville entière devenait soudain plus bruyante, plus animée, où les rues conduisant au marché connaissaient un incroyable encombrement et où la grande place grouillait d'une population bariolée de marchands, de pasteurs, et d'agriculteurs.

En effet, le marché du vendredi devait cette recrudescence d'activité à la présence des Nomades, venus des quatre coins du désert apporter les produits de leur économie pastorale ou les chargements de leurs imposantes caravanes.

Le marché, commençant de très bonne heure le vendredi matin, il fallait que ces hommes dès sables

arrivent la veille pour s'installer et se reposer des fatigues du voyage. Il en venait de partout : les routes de Laghouat, de Guerrara, de Ouargla ou d'El Goma étaient sillonnées par des files plus ou moins importantes d'un peuple portant avec lui de lourdes et précieuses cargaisons de denrées de toutes sortes. Peu après-midi, on voyait apparaître, sur le faite des collines dominant Ghardaïa, de petits groupes se dirigeant vers la place du marché. Aussitôt arrivés, ils se délestèrent et organisaient leur campement pour la nuit. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à Liorel (dans le Mzab 1893) une description vraiment vivante et colorée de cette veillée sous les étoiles.

" Le jour avait presque disparu ; seuls quelques derniers rayons soulignaient de rouge les crêtes fines de légers nuages. Bientôt la nuit, la nuit du Sahara, dans sa splendeur, allait éclairer ces masses d'ombres vivantes. Vers huit heures, un grand feu, noir-ri avec de longues branches desséchées de palmiers, flambait dans l'un des coins de la place, jetant sur les arcades et les maisons environnantes de larges traits de lumière, plaquées inégalement, vacillantes. Tout autour du brasier, des centaines et des centaines de burnous, tout à coup léchés par les éclats de la flamme ardente, s'éclairaient violemment de tons très blancs et, sur le tout, des ombres confuses, noires, épaisses, s'étalaient un peu partout, gigantesques, esquissant sur la terre ou contre les murs des silhouettes prodigieuses, fantastiques, de chameaux étonnés, stupéfiants. La musique commença : une flûte invisible joue, langoureuse, plaintive, avec des aspects sonores, stridents, broda sa mélodie très rythmée sur la cadence des tam-tams retentissants. Des nègres apparurent, quatre d'entre eux se rangèrent sur une ligne, immobiles, drapés majestueusement dans leurs burnous aux longs replis, dans des attitudes de statues ; trois autres, disposés de même à une certaine distance, leur faisaient face. Les deux camps s'ébranlèrent. Sur un motif grave, ces hommes s'avancèrent les uns vers les autres, sans marcher, sans faire de mouvements sensibles, apparents. On eut dit que la mélodie les soulevait de terre doucement et les reposait à quelques centimètres.

"de là, en les berçant lentement.

" Arrivés presque sur la même ligne, les
"deux groupes se regardèrent, pleins de défiance, et
"élevèrent par petites secousses, à peine perceptibles,
"leurs lourdes matraques au-dessus de leurs têtes, tan-
"tôt trop lumineuses, tantôt invisibles. Ce simulacre
"d'attaque dura quelques secondes ; et les groupes s'é-
"loignèrent, glissant en cadence sur le sable fin de la
"place.

" Les feux jetaient, par instants, des clar-
"tés infernales sur ce tableau prodigieux : d'autres
"fois, au contraire, ils disparaissaient à moitié éteints,
"laissant envoler vers les étoiles très brillantes des
"tourbillons de fumée où scintillaient, pâles et bla-
"fardes des milliers d'étincelles. Et sous ces éclairages
"fantastiques, le tableau variait à l'infini. Tout à l'heu-
"re, ce n'était qu'un ensemble vague et flottant de si-
"lhouettes indécises dans leurs formes, pleines de nuit
"mystérieuse et insondable. Maintenant, les corps ondu-
"lent longuement avec de petits trépignements nerveux ;
"ils se dessinent en larges taches de lumière d'une bru-
"talité excessive. C'était bien ce que l'inimitable
"Fromentin, ce coloriste merveilleux avait décrit pour
"une scène identique, et ses phases si vraies, si riches
"d'expressions justes, rigoureuses, faisant image, ne
"revinrent aussitôt à la mémoire. C'était quelque chose
"comme la ronde de nuit de Rembrandt, ou plutôt comme
"une de ces eaux fortes inachevées. Des têtes coiffées
"de blanc, et comme enlevées à vif d'un revers de burin,
"des bras sans corps, des mains mobiles dont on ne voyait
"pas les bras, des yeux luisants et des dents blanches
"au milieu de visages presque invisibles, la moitié d'un
"vêtement attaqué tout à coup de lumière et dont le reste
"n'existait pas, émergeaient au hasard et avec d'effrayants
"caprices d'une ombre opaque et noire comme de l'encre.
"Le son étourdissant des flûtes sortait on ne sait d'où,
"et quatre tambourins de peau, qui se montraient à l'en-
"droit le plus éclairé du cercle, comme de grands dis-
"ques dorés semblaient s'agiter et retentir d'eux-mêmes.

" Comment finit cette pantomime, je ne sau-
"rais le dire. Des danses succédèrent aux danses jusqu'à ce
"que, les palmes épuisées, le feu s'éteignit presque su-
"bitement, mourant dans une dernière gerbe de paillettes

"embrasées. En un clin d'oeil, tous les burnous avaient disparu ; seule la lune éclairait maintenant les chameaux tenus en éveil et au milieu desquels dormaient les hommes."

Au petit jour, l'animation reprenait : les Arabes déballaient leur marchandise et étalaient le bois et le dyss ramassés parfois très loin. Des oasis venaient les Mozabites portant leurs légumes et leurs fruits, les marchands de soieries ou d'oripeaux s'installaient côte à côte au pied des portiques et, dès que la prière avait été dite, le marché naissait à une activité fébrile et bouillonnante qui se prolongeait jusqu'au coucher du soleil.

Le marché de Ghardaïa regorgeait de viande et de produits. Les marchandises y étaient beaucoup plus nombreuses et plus variées qu'aujourd'hui ; d'ailleurs, parmi les innombrables transactions que l'on pouvait y effectuer, deux d'entre elles revêtaient une importance de tout premier ordre : le commerce des esclaves et celui de la poudre.

TRAITE DES NEGRES :

Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, le commerce des esclaves fut très prospère au Mzab, car les Mozabites, de nature commerçante, avaient besoin d'une main d'oeuvre agricole bon marché pour cultiver leurs champs ; or, les Arabes, méprisant le travail de la terre, il fallut recourir à la traite. Le Soudan était le gros fournisseur du Mzab et d'ailleurs de tout le Sahara en cette matière. La traite se faisait par l'intermédiaire des marchands de Gourara et du Tidi Keët. Les caravanes traversaient le grand désert avec leurs imposants troupeaux d'esclaves. Ceux-ci étaient attachés deux par deux avec des chaînes ou de longs cercans de bois afin qu'ils ne pussent s'échapper. Le voyage était long et pénible et nombreux étaient ceux qui succombaient en chemin par suite d'épuisement et de privations. On cite l'ensemble d'un arrivage de trente ou quarante nègres venant de Melili, tellement exténués

que leurs jambes étaient dépouillées de leur peau et présentaient de grosses taches blanches. Il arrivait, ainsi, environ quatre cents nègres par an. A Ghardaïa, en attendant de les vendre, les esclavagistes les entassaient dans des sortes de docks où ils étaient en butte à de mauvais traitements de la part de leurs gardiens. Les Mozabites, en effet, étaient moins doux que les autres Musulmans pour leurs esclaves ; ils avaient sur eux un droit de vie et de mort et les affranchissements étaient très rares au Mzab.

Le jour du marché, les esclaves étaient amenés sur la grande place et séparés par sexe. Un dellal, sorte de crieur public, attirait les acheteurs qui, d'ailleurs, se montraient très méticuleux dans leur choix : les hommes, destinés aux travaux agricoles, devaient être sains et robustes, on leur regardait les dents, tels du vulgaire bétail, on les faisait courir ou porter un fardeau pour s'assurer de leurs forces. On demandait surtout aux femmes d'être jolies, car bien qu'elles fussent employées aux soins du ménage, elles devenaient souvent les concubines de leurs maîtres.

La vente se faisait aux enchères : un homme ou un enfant nègre valait de cinq à six cents francs ; quant aux femmes, elles valaient sensiblement plus cher et leur prix pouvait atteindre huit à neuf cents francs en raison du capital de prolifération qu'elles représentaient. Les croisements de ces négresses avec les Mozabites ont donné naissance à la race Honria qui, libre aujourd'hui, n'en continue pas moins à exercer les occupations considérées, comme basses et avilissantes.

La traite des nègres a disparu, mais les Mozabites conservent le souvenir des siècles passés et nous font parfois grief d'avoir interdit l'esclavage auquel le Mzab doit une grande part de son ancienne prospérité.

LE COMMERCE DES POUDRES :

L'importation et la fabrication de la poudre

formait une des branches les plus actives de l'industrie et du commerce du pays. La poudre était la monnaie d'échange la plus demandée dans les premiers temps; c'était aussi la marchandise qui valait au Mzab une grande partie de sa célébrité et y attirait de nombreux nomades.

Il y avait, dans chaque ville, un nombre considérable de mortiers en pierre, en forme de grandes jarres, fixés au sol, appartenant à la communauté et qui servaient à la fabrication de la poudre. Dans ces mortiers venaient frapper de gros pilons de bois parfaitement agencés pour fabriquer la poudre en grains; ces pilons, élevés par une corde glissant sur une poulie, retombaient lourdement sur la matière qu'ils écrasaient et pulvérisaient. La poudre était préparée avec du bois de vigne ou de figuier, du salpêtre que les Nomades apportaient des régions du Sud-Ouest et du soufre qui venait d'Alger, de Tunisie et de Trépolitaine; quant au charbon, il était fait sur place au moyen d'un arbre nommé ethel. La poudre était mise ensuite dans des séchoirs situés sous des hangars couverts qui, à Ghardhaïa, occupaient la partie Est de la place du marché, celle où se tient actuellement le marché au bois; puis elle était vendue aux caravanes, au prix de quatre francs le kilo, concurrençant ainsi en prix la poudre anglaise.

L'industrie de la poudre est restée célèbre au Mzab, et des industries annexes n'ont pas tardé à se développer: notamment celle des balles. Quant aux fusils à pierre, ils étaient achetés en Tunisie par les Arabes. Certains marchands de Beni-Isguen en ont conservé quelques spécimens vieillissants dans leurs foras, tout noircis par le temps.

Si ces deux marchandises étaient prédominantes sur les anciens marchés du Mzab, d'autres aussi avaient une grande importance.

Nous ne citerons que pour mémoire le commerce du bétail, des grains, des légumes, et des fruits, des étoffes, que nous retrouverons d'ailleurs plus bas.

Peut-être a-t-il décréu cependant en pittoresque et en variété depuis le siècle dernier.

Sur le marché de Ghardhaïa, les Arabes amenaient non seulement des chameaux, des moutons et des chèvres, mais bien souvent des boeufs et, après les pluies, des gazelles et des moufflons ; aujourd'hui, la sécheresse désole le pays et ces animaux sont remontés vers le Nord. Les Autruches aussi vivaient en liberté, alors que maintenant elles ne sont plus qu'un lointain souvenir dans la mémoire des Mozabites : un cheïk en possédait deux qui étaient toujours sur la place du marché et qui s'en allaient boire toutes seules en tête de l'oasis ; dans des temps un peu plus reculés, des autruches libres venaient pondre leurs oeufs dans les sables de l'oasis, les gens allaient les dénicher, et les vidaient sans briser la coquille qu'ils vendaient sur la place du marché. Aujourd'hui, l'oeuf d'autruche au Mzab est une rareté ; agrémenté de dessins et de rubans il se vend à prix d'or comme ornement ; au cours d'une récente transaction, trois d'entre eux sont montés à cinq cent cinquante francs.

Les chevaux de transport étaient aussi l'objet de nombreuses transactions sur les places du Mzab, mais ils ont été décimés par la famine et se sont réfugiés du côté de Djelfa où la sécheresse sévit d'une façon moins intense, et où existent quelques pâturages.

Les Mozabites se livraient encore à un commerce très fructueux : celui de l'or et de l'argent ; les transactions se faisaient sur des pièces d'or, d'argent ou de cuivre que les Turcs avaient introduites autrefois en Afrique du Nord ; ces pièces (sultané) marquées au sceau du Sultan permettaient aux Mozabites, et surtout aux Juifs de faire des opérations très avantageuses. Ce commerce s'effectuait surtout en dehors du marché car il était interdit aux Juifs d'y pénétrer encore en 1.900, un seul d'entre eux y était habilité du lever au coucher du soleil, puis il devait rentrer ensuite au ghetto.

Du Sud, venait la poudre d'or (tiba), apportée par les caravanes. Elle était ensuite fondue et servait à la fabrication des bijoux, des anneaux de pieds, bracelets et colliers, que les femmes exhibaient dans leurs concours de beauté.

Enfin, de nombreux autres articles étaient mis en vente sur les marchés du Mzab. Leur disparition est due, en grande partie, au déclin du trafic caravanier à travers le Sahara, et au rattachement économique de plus en plus étroit qui s'est opéré entre le Mzab, les oasis voisins du Nord et les villes de la côte d'Algérie ou de Tunisie.

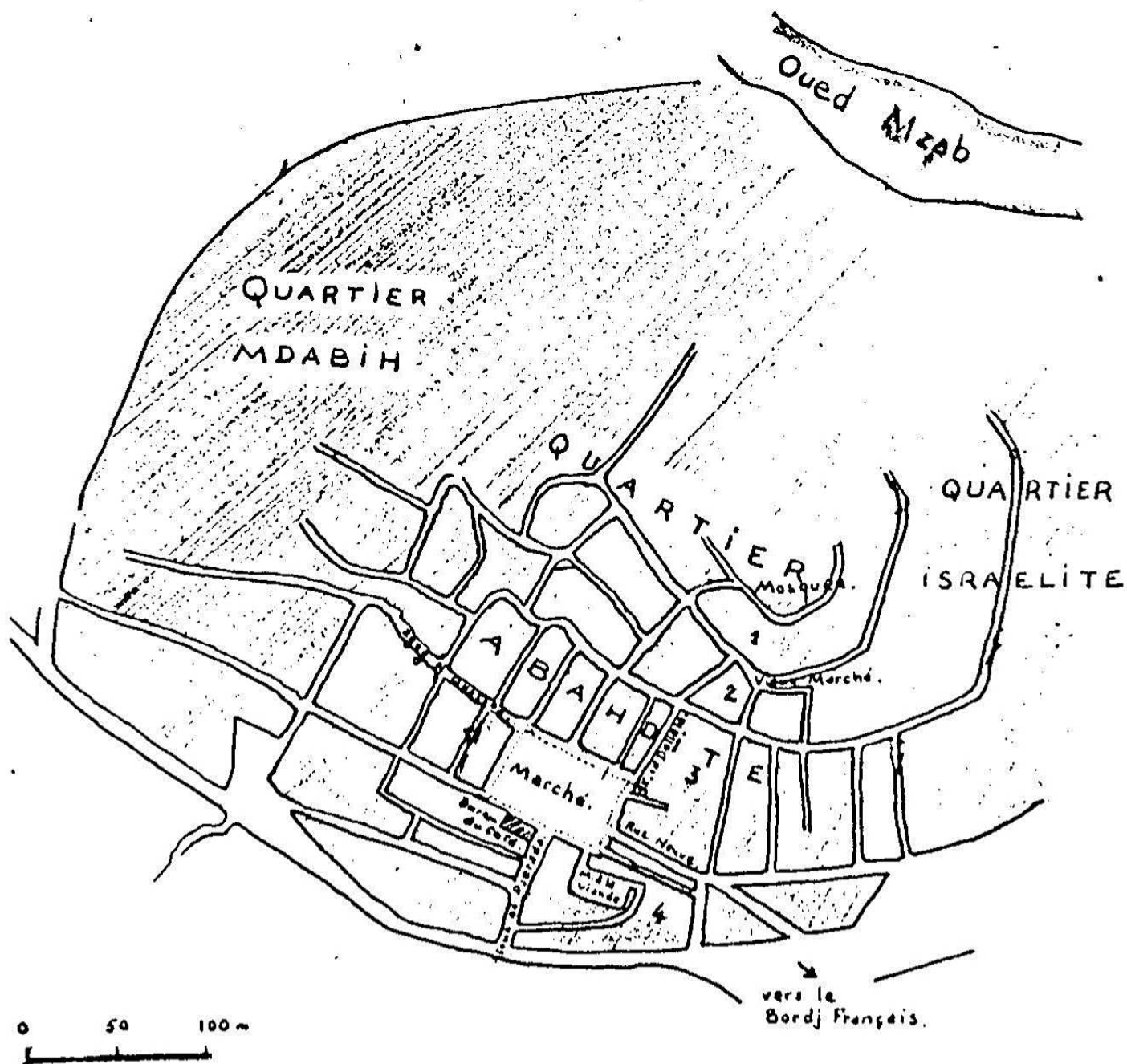
Ces marchandises servaient surtout d'ornements pour le vêtement ou pour la maison. Le Soudan expédiait au Mzab des selles pour les chameaux, des cuirs ouvrés, des défenses d'éléphants, des plumes d'autruches. Quelques peaux de serpents ou d'hippopotames. Un Arabe, bien connu des touristes qui visitent Ghardaïa, Mohammed Titi, a repris ce commerce exotique depuis une dizaine d'années.

En contre partie, le Mzab fournissait au Soudan des grains, du sucre, du café, du savon, qui venaient de la côte, et des bougies de cire, ainsi que de nombreux objets fabriqués sur place.

Le commerce avec les oasis voisines du Sud Tunisien ou du Sud Constantinois était aussi très actif. Les Beni-Mzab fournissaient à Ouargla des grains, des cotonnades, du fer fabriqué, de la quincaillerie et y achetaient des tissus de laine, teints en noir ou en bleu foncé et des dattes (d'ailleurs en faible quantité.)

Ils n'apportaient rien à Touggourt, mais s'y procuraient de la garance, du tabac, du Souf, qu'ils revendaient aux Arabes, des burnous, des haïcks très fins venant de Djerid.

Ils importaient de la Tunisie de la poudre anglaise, des ceintures rouges, des chéchias, des turbans, des mouchoirs en soie pour les femmes, et des



PLAN SCHEMATIQUE DE GHARDAÏA

LE MARCHÉ DE GHARDAIA

CADRE GENERAL

Nous avons dit dans le chapitre précédent que le marché avait dû se déplacer de très bonne heure pour venir s'installer à la périphérie de la ville : nous y avons trouvé des raisons à la fois religieuses, politiques, et économiques. Nous allons maintenant pénétrer sur cette place, et étudier, dans un chapitre III d'une manière plus approfondie le cadre dans lequel s'opèrent les transactions.

Nous verrons alors que le marché ne forme pas un tout homogène, et qu'il est constitué, non seulement par la grande place, mais aussi par de multiples annexes. Celles-ci occupent les nombreuses rues qui aboutissent à la place principale, et dans lesquelles se déroulent des opérations particulières ; souk el tham, marché à la viande qui siège sur une petite place à l'écart, et de l'abattoir qui s'est transporté, au

début du vingtième siècle, en dehors de la ville, dans le lit de l'Oued Mzab.

Ce sont ces divers éléments qui forment le marché de Ghardaïa, et lui donnent sa particulière importance, les marchés des autres villes du Mzab se réduisant le plus souvent à une simple place.

Au Sud-Est du centre de la ville et, à la seconde circonvolution, existe un petit carré appelé Rabbat-el-Guedima (vieille place). C'est là que se tenait le marché de la vieille ville, mais il a vite perdu de son importance et, très tôt, il s'est fixé à la périphérie.

Beaucoup plus bas, au Sud-Ouest, se trouve une grande et belle place qui occupe une position stratégique, surprenante, à moins de cinquante mètres des limites de la ville. De ruelle en ruelle, de rue en rue, l'on arrive à cette place rectangulaire, aux constructions uniformes, toutes blanchies à la chaux, et entourée d'arcades aux arceaux épais, sous lesquelles s'ouvrent, en nombre incalculable, des magasins très achalandés. C'est la place du marché actuel.

LA PLACE DU MARCHÉ :

On ne l'appelle que d'un seul nom : Souk. C'est une belle place aux larges dimensions. La direction de son grand axe est Nord-Ouest - Sud-Est et ses côtés ont respectivement soixante quinze mètres de long et quarante quatre mètres de large.

Du côté Nord-Est, cette place est dominée par l'acropole de la ville et l'amoncellement de ses maisons à arcades. Beaucoup de celles-ci n'ont pour toutes fenêtres que de petites lucarnes, ou d'étroits créneaux, pour empêcher les acheteurs de surprendre quoique ce soit de l'intimité des demeures.

Face au grand côté Ouest, elle possède, à son

le bureau du caïd, une "mçolla", et vers le centre de la moitié Nord-Ouest du rectangle se trouve la "haouïta". Mçolla et haouïta constituent avec une borne fontaine récente, les seuls monuments qui s'élèvent au-dessus du sol uni. Un caniveau, construit par le génie, et qui traverse la place selon sa diagonale Nord-Sud, est destiné à faciliter l'écoulement des eaux en période de pluies ; c'est d'ordinaire le grand axe de circulation sur le marché.

La mçolla, dite de Sidi El Hadj Bouhafs est élevée de 1,25 m au-dessus du sol ; de grosses marches permettent d'y accéder ; elle a 5,50 m sur 4, m d'encombrement. C'est une habitude, dans les villes du Sud, de trouver ces édifices, sortes de plates-formes, qui permettent de prier au-dessus des impuretés. Celle-ci, placée sous l'invocation d'un saint vénéré chez les Ouled-Sidi Cheikh est peu fréquentée par les Mozabites ; ce sont surtout les Malékites qui l'encombrent aux heures de prière.

Quant à la haouïta, nous avons vu son rôle de lieu de réunion de la djemaa.

Telle quelle, cette vaste place, dans sa nudité, a une ordonnance inconnue des autres villes indigènes ; elle rappelle un forum romain ; ce qui lui donne surtout un aspect propre, c'est sa rangée circulaire de portiques.

Ces portiques sont destinés, avant tout, à protéger des ardeurs du soleil ; ils forment une galerie qui a deux mètres de large en moyenne. Le profil des arcades et des piliers est surtout très archaïque. Toutes les arcades sont inégales ; en moyenne, elles ont une ouverture de 1,50 m, 3m de hauteur et 0,70 m de côté ; beaucoup forment le plein cintre, certaines une anse de panier très allongée, d'autres au contraire sont lobées et surhaussées. Parfois, c'est une bande mi-plate qui entoure extérieu-

rement leur tracé (angle Sud), ou bien des dentelles forment arêtes ou donnent un double arc festonné, celui du devant étant surhaussé par rapport à l'autre (angle Nord, début du grand côté).

Les piliers ne sont pas moins curieux ; ils paraissent être en pierre, mais, en réalité, ils ont été construits en maçonnerie (les piliers de la vieille place du marché, au contraire, sont constitués par de petits fûts en pierre ; c'est le seul exemple pour toute la ville ; ses côtés sont inégaux et un puits a été creusé en son centre).

Ces supports verticaux affectent toutes les formes ; le plus grand nombre sont à section carrée ou rectangulaire, mais on en reconnaît même d'octogonaux. Enfin, certains ne sont même plus des piliers, mais des colonnes à fût rond et lisse. Les retombées des arcs esquissent parfois à leur intrados des amorces de cannelures, à l'endroit de leur jonction avec les piliers, ou bien elles naissent directement sur les piliers, mais à des hauteurs inégales, celle de droite prenant plus haut que celle de gauche ou inversement. Certains piliers sont couronnés d'une tablette qui augmente leur saillie et les renforce (angle Nord), ou bien on voit déjà l'embryon d'un chapiteau grossier.

Cette diversité s'explique facilement. Ces peuples, qui n'ont pas de traditions certaines dans l'art de leurs formes constructives, empruntent à chaque style ce qui a retenu particulièrement leur attention. Lorsque la construction des portiques fut décidée, chaque propriétaire de maison ou de boutique entreprit de bâtir sur sa porte sans aucun esprit de coordination artistique avec son voisin.

Chacun a emprunté au style qu'il préférait les formes correspondant à son goût, et à son sens artistique. C'est pourquoi on peut dénombrer, sur la place du marché de Gherdaïa, des formes différentes d'arcades et six types de colonnes.

Les piliers n'ont pas de soubassement, mais par contre, les colonnes possèdent parfois une base carrée plus élevée. Le sol de la galerie couverte est surélevée d'au moins une marche, et pavé de pierres plates et irrégulières. Les voutes qui le protègent sont construites en troncs et stipes de palmiers suivant une technique particulière. La construction de ces portiques exclut la présence de bancs comme on en trouve aux marchés de Beni-Isguen et de Bou-Noura ; ici les flâneurs s'asseoient sur les marches.

Les constructions qui entourent la place sont régulièrement alignées au-dessus des portiques ; on ne remarque pas entre elles de solutions de continuité, les travées des rues mises à part.

Les fenêtres des étages sont rares et, cependant, ceux-ci ne sont employés presque exclusivement qu'à l'usage des magasins, aucun Mozabite ne pouvant souffrir d'avoir sa fenêtre sur un lieu si nouvenenté. Les façades sont blanchies à la chaux, et ne portent aucun ornement ; cependant, vers le centre du petit côté Nord, au-dessus et dans l'axe d'une colonne, seul apparaît incisé dans le stuc un curieux dessin formé de deux losanges dont l'un enferme l'autre.

Au milieu du grand côté Ouest, face à la mçolla, se trouve un édifice plus élevé et mieux entretenu que les autres ; outre des ouvertures plus spacieuses, son aile gauche construite sur une ancienne porte de la ville (Bab Mahmed) est couronnée de deux ornements en forme de stèle. Cet édifice sert depuis très longtemps de maison des hôtes ; c'est là que les caïds recevaient les visiteurs de leurs cités ; c'est là qu'ils ont installé leur bureau d'où ils surveillaient les transactions sur la place du marché. C'est aussi le lieu actuel de réunion de la djemâa de la cité ; ce conseil ne se réunit même qu'à cet endroit pour ne pas être soupçonné de vouloir prendre des décisions clandestines. Le caïd tient quotidiennement ses assises devant la porte sur un banc : les plaignantes viennent lui exposer leurs litiges. Ainsi, la place, en plus d'un centre économique, est un centre politique et administratif de la ville mozabite.

Les autres maisons ne méritent pas de mention spéciale ; une d'elles, cependant, sur le petit côté Nord-Ouest, a son faite décoré d'ornements d'angle surhaussés. Ces ornements montrent des croissants et des étoiles incisées.

Quant aux portiques, leur ombre abrite les boutiques des marchands. Celles-ci sont d'ailleurs très simples ; au travers d'une baie entourée parfois d'un encadrement cannelé avec rosaces aux angles, le tout sculpté dans le stuc, est placé un comptoir de bois. Au fond, se trouve parfois l'arrière-boutique avec son encombrement de marchandises les plus diverses et, au-dessus, un minuscule entrepôt auquel on grimpe par une échelle.

LES MARCHÉS ADJACENTS :

Le marché est non seulement le point d'aboutissement de nombreuses artères, mais il forme, en plus, le centre d'autres marchés secondaires qui lui sont attenants, ou bien sont installés à la naissance des rues, ou bien occupent un emplacement spécial, comme le marché à la viande, situé au Sud-Ouest de la place.

On sait qu'à Rome déjà, les locaux où l'on gardait le bétail, et l'abattoir (le carnifex) étaient relégués hors de la ville. A Ghardaïa, l'abattoir est au loin, perdu, dans les sables de l'Oued, et la viande se débite exclusivement dans le marché dont il vient d'être question. Autrefois, on y tuait aussi le bétail, mais, pour des raisons d'hygiène, ainsi que pour des raisons religieuses, la djemâa l'a interdit, et cette interdiction a été renouvelée par les autorités françaises. C'est donc maintenant, en dehors de la ville, au Nord, dans le lit de l'Oued et près du grand barrage que les animaux sont abattus et depecés.

On transporte ensuite au petit jour les quartiers de viande dans le petit marché dont nous parlons

ci-dessus. On y pénètre par une double porte à arcades, ménagée sous une maison de la place. Ce passage donne accès à une place de 26 mètres sur 22, close de murs élevés. Ces murs sont garnis sur tout le pourtour de nombreux crochets en bois, scellés dans la maçonnerie; à deux ou trois mètres de hauteur s'élève un gigantesque étal en angle qui occupe toute la longueur des deux côtés. Construit d'une manière simple, en pierre et en mortier, cet étal atteint la hauteur d'épaule d'un homme debout.

Le sol de ce marché est comme le sol de la grande place, revêtu d'une fine poussière sur de la terre battue, résidus de toutes sortes desséchés par les ardeurs du soleil.

Les Mozabites nomment cet emplacement "souk el lham", le marché à la viande.

Les autres marchés se tiennent simplement au commencement des rues qui donnent sur la place, et pourtant ils reçoivent le nom de Souk. Cela provient de ce que l'expression Souk s'applique non seulement aux emplacements des marchés, mais aussi aux rues où se vendent les produits d'une même industrie.

Les deux plus importants de ces marchés sont le marché des crieurs publics, et le marché aux légumes. Non qu'on ne trouve pas sur la grande place de légumes et de tissus, mais ce sont ces deux petits marchés annexes qui voient les transactions les plus importantes.

Le marché des crieurs publics (Souk el Dellala) se tient dans deux rues étroites qui s'ouvrent sur le grand côté Nord-Est de la place. De nombreux bancs de pierre se dressent le long des murs, à côté des portes des boutiques de tapis ou de vêtements; l'une

de ces rues prolonge son animation le vendredi jusque sous les arcades du petit côté Sud-Est de la place.

Le second de ces marchés est le Souk el Ma-dra ou marché aux légumes qui débouche dans l'angle Nord-Est, en face du marché aux grains. C'est une rue montante (Zgag el Ouassaa) de 5 mètres de large environ, bordée de gros bancs de pierre et de pas de portes surelevés pour permettre de s'asseoir. De grandes toiles, tendues d'un mur à l'autre en travers de la rue, à 2,50 m. environ de hauteur, protègent gens et marchandises des ardeurs du soleil. Plus loin, la rue s'élargit et tourne. L'importance du Souk décroît et le Zgag el Ouassaa redevient une rue d'habitation calme et tranquille.

Enfin, une autre artère mérite encore d'être signalée. C'est la plus large, mais une des plus tranquilles qui donnent sur la place : Souk el Djerada, grande rue de 7 à 8 mètres de large, à côté du marché à la viande, et qui débouche par son autre extrémité dans la grande voie extérieure qui passe devant le bordj.

Nous retrouverons toutes ces rues, ainsi que celles de moindre importance dans le chapitre suivant, quand nous parlerons du marché comme centre de la vie économique. Nous avons simplement ici voulu donner le cadre dans lequel se déroulent les transactions, et en faire ressortir son cachet particulier. En effet, ni à Laghouat, ni à Touggourt, ni à Ouargla, on ne retrouve ces vastes places fermées, bordées de portiques, ni ces antennes commerçantes qu'elles lancent au coeur de la ville.

Le marché de Ghardhaïa est son joyau. Si

vous vous rendez dans le pays, c'est sans doute la première chose que l'on vous fera visiter.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

LE MARCHÉ CENTRE DE LA VIE ECONOMIQUE

Dans son cadre pittoresque et oriental, le marché de Ghardaïa voit se dérouler les transactions les plus diverses, des plus primitives aux plus modernes. Le commerce a cependant perdu une partie de son cachet d'autrefois ; les longues caravanes chargées de sel de Taoudenit ou d'Ivoire du Soudan ne fréquentent plus le Mzab. On ne voit plus, sur la grande place, les groupes d'exclaves à demi-nus autour desquels venait se presser une foule d'acheteurs ou de curieux. Le Mzab a été touché lui aussi par la civilisation et l'ethnologue, à ce point de vue, peut regretter que le pays n'ait pas continué à vivre dans son isolement, et n'ait pas conservé ses coutumes et ses traditions dans leur pureté originale.

Si, de la terrasse de la maison du bachagha,

on embrasse du regard la place du marché, on se croit transporté dans un pays de rêves, au temps des Mille et une Nuits et des antiques marchés de Bagdad.

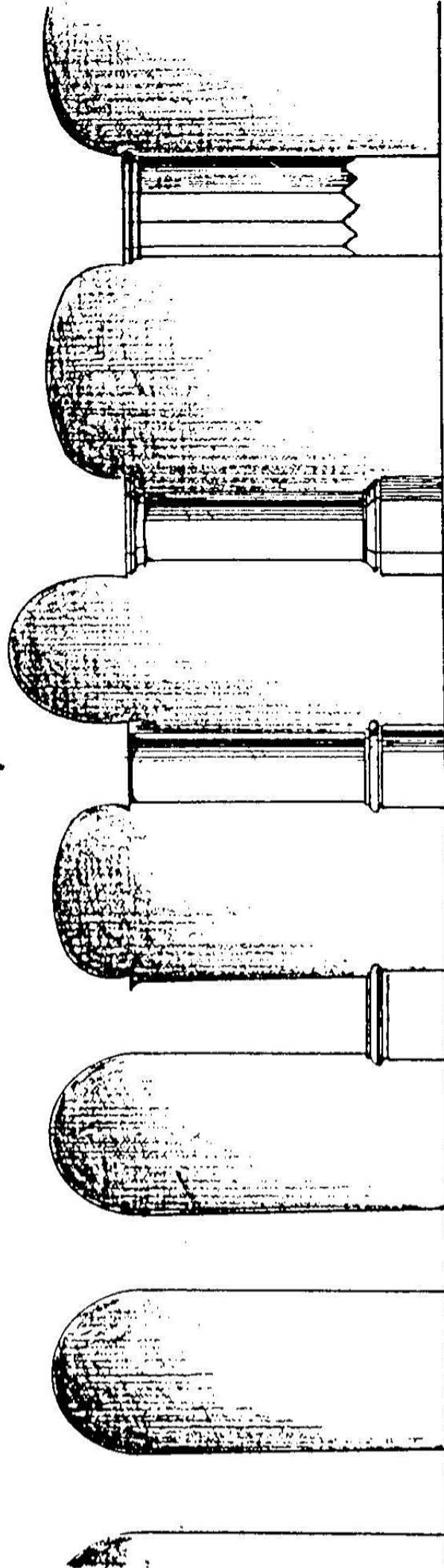
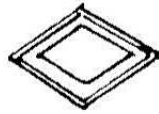
Si, passant ensuite parmi cette foule on observe les boutiques et les étalages, on sera un peu déçu : on constatera avec regret que les cordonniers raccommoient les sandales en taillant des semelles dans de gros pneus d'autos, que les marchands de dattes se servent de balances, que les vendeurs de graisse ont, pendues en bandoulière, de grandes sacoches en cuir, et que les tailleurs travaillent avec des machines à coudre. Alors, on sortira par la "Rue Neuve" où, dans les boutiques, on trouve des journaux et des pellicules photographiques, et on quittera le Mzab où l'on croyait trouver une oasis épargnée par la civilisation, mais on n'aura rencontré que camions, postes de radio, et bicyclettes.

Ce n'est pas le vrai Mzab que notre touriste aura vu. Si le marché lui a paru moderne, donc banal, c'est parce qu'il n'en a pas pénétré l'intimité ; c'est parce qu'il ne s'est pas arrêté devant ce petit marchand de chèvres, devant ce "Kayah" déguenillé, accroupi derrière sa pyramide de froment, ou devant ce marchand d'épices ; c'est, enfin, parce qu'il ne s'est pas assis dans ce Souk ed Dellala si bruyant et pittoresque quand vient le dimanche soir, ou parce qu'il n'a pas aperçu, fendait l'océan des burnous blancs, le petit vendeur de charmes avec ses habits étranges et bariolés.

Le marché de Ghardaïa, dans les détails de sa vie courante comme dans ses règles d'organisation, représente quelque chose d'éminemment archaïque. Pour voir, il faut oublier ; oublier d'où l'on vient et qui l'on est ; on se "retrouve" alors dans ce cadre ancien, on vit et l'on sent comme le font ces hommes, à la fois si près et si loin de notre civilisation ; en un mot, on découvre la véritable physionomie du

MARCHÉ DE GHARDAÏA.

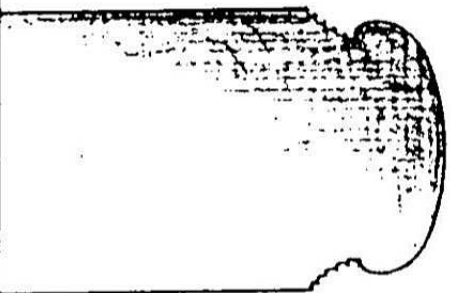
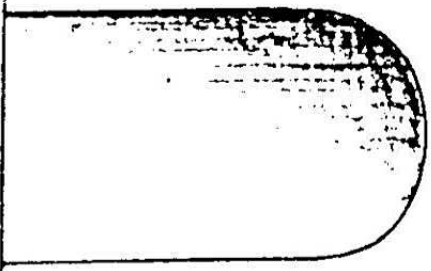
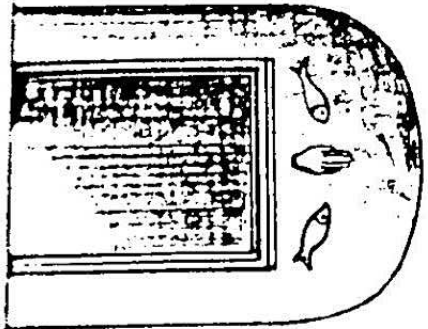
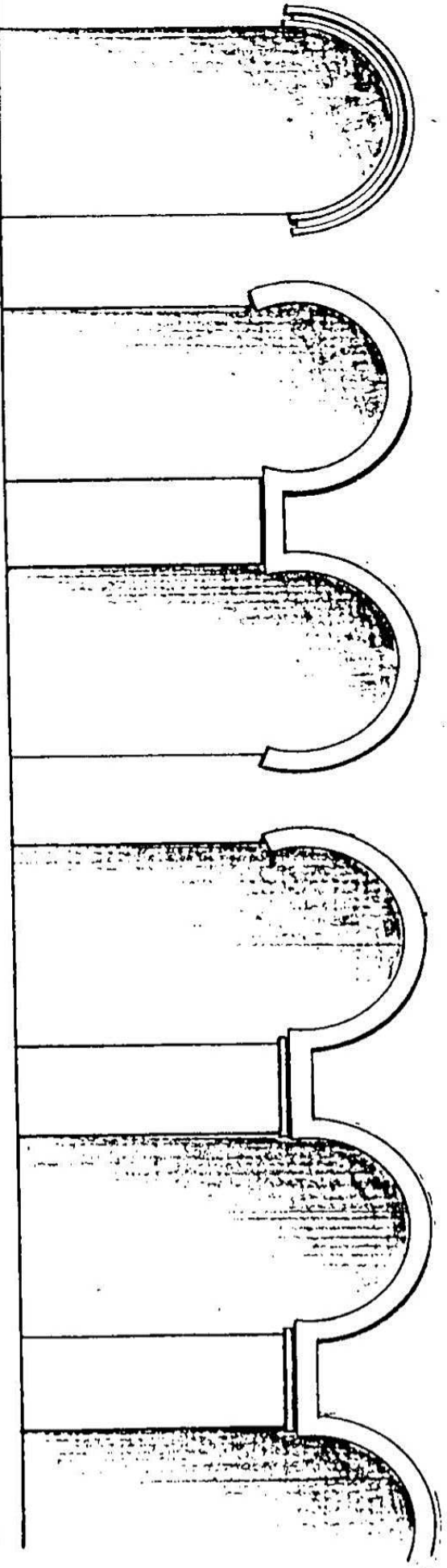
PETIT COTÉ NORD OUEST.



ECHELLE : 1/50

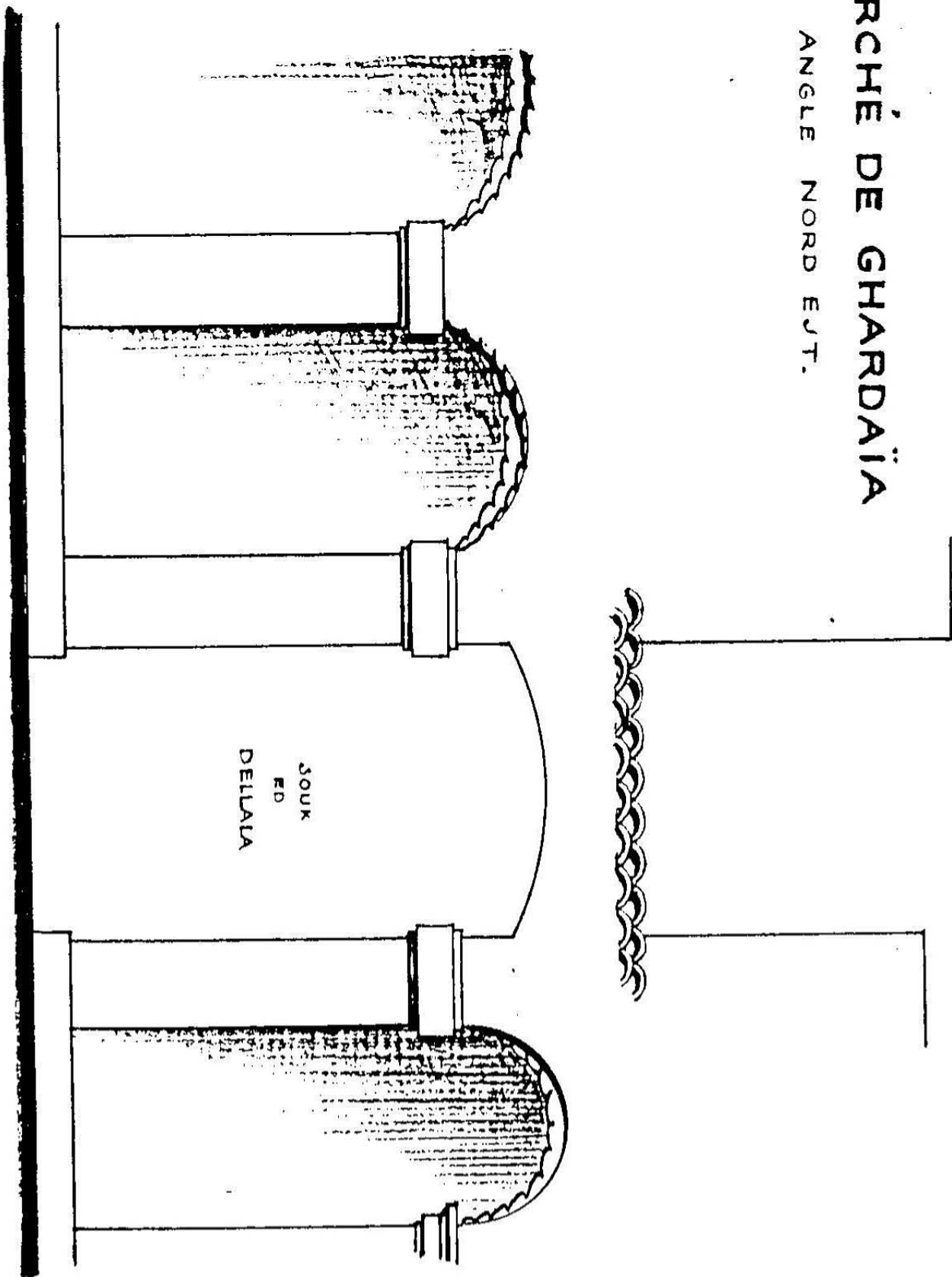
MARCHÉ DE GHARDAÏA

COTE SUD OUEST



MARCHÉ DE GHARDAÏA

ANGLE NORD EST.



ECHELLE : 1/50

marché de Ghardaïa.

Cette physionomie, elle transparait dans les hommes et dans leur comportement, dans les étalages rudimentaires et primitifs des marchands et dans la manière dont s'opèrent les transactions.

Vouloir étudier les marchés du Mzab, c'est d'abord se pencher sur ce qui fait la matière des échanges, sur les origines et la provenance des marchandises, et sur leur destination, c'est étudier le commerce proprement dit.

Il faut voir ensuite d'une manière plus particulière comment se fait ce commerce, en étudiant le cadre humain et l'organisation des divers marchés : Marchés quotidiens d'abord, et marchés hebdomadaires du vendredi et du dimanche.

LE COMMERCE DU MZAB :

Malgré le nombre considérable de jardins qui existent au Mzab, et bien qu'on leur fasse produire, par une culture incessante et relativement très perfectionnée, tout ce qu'ils sont susceptibles de rapporter en légumes et en fruits, le Mzab ne peut se suffire à lui-même pour nourrir sa population dont un tiers environ émigre annuellement pour se répandre dans toutes les villes de la côte, où elle se livre à des professions manuelles, et surtout au commerce.

Il en découle une nécessité péremptoire d'importer et, par suite, d'exporter pour payer ces achats à l'extérieur. Ce double courant en sens inverse se fait de deux manières :

1° - Le procédé primitif de la caravane, bien qu'en régression, est encore employé dans les relations de ville à ville, de Ghardaïa, du Guerrara ou de Berrian à Ouargla, Touggourt, Geryville ou El Golea.

De plus, les Mozabites du Tell servaient d'intermédiaires car le Mzab, encore au début du vingtième siècle, était le grand marché de tout l'Extrême-Sud. C'est là qu'arrivaient d'une part les produits du Tell et ceux de l'industrie européenne, c'est là qu'aboutissaient aussi les produits du Sahara et du Soudan. C'était donc eux qui chargeaient les longues caravanes en partance du Nord vers leur pays.

2° - Mais, de plus en plus, la caravane décline et le camion devient le roi du désert, au moins dans les relations commerciales d'oasis à oasis. Le grand transit caravanier a à peu près disparu ; le nomade se cantonne dans son rôle de transporteur, et ceux qui arrivent sur les marchés sont, pour la plupart, à la solde des citadins qui assurent eux-mêmes le ravitaillement de leurs villes.

Ainsi, soit par camions, soit par caravanes, de grands courants d'échanges continuent à exister entre le Mzab et les pays voisins. Que ce soit le sel, le blé, les dattes ou les troupeaux, des rapports nécessaires sont nés entre le Mzab et ses voisins, créant des problèmes plus ou moins difficiles à résoudre.

Le plus important est celui des dattes. La récolte des dattes de l'Oued Mzab est loin d'être suffisante pour la population mozabite. Elle préfère d'ailleurs vendre à bon prix ses produits qui sont de qualité supérieure. Ouargla se charge de pourvoir, en grande partie, à ses besoins, par des camions y allant tous les mercredis pour le marché du vendredi à Ghardaïa. Guerrara seul s'approvisionne pour une certaine part à Touggourt. Le reste des besoins mozabites est demandé à Biskra, à El Golea ou à Matla. Le surplus des dattes d'Ouargla, qui est encore considérable, est ensuite vendu aux Larbâa qui viennent les acheter à Ghardaïa. Le Mzab sert donc d'intermédiaire pour la vente des dattes entre l'acheteur et le

nomades et sédentaires d'Ouargla. Et cela est d'ailleurs nécessaire car les sédentaires d'Ouargla n'ont pas de moyens de transport pour porter les dattes à l'acheteur, et les nomades ne peuvent, au moment de la récolte, quitter le Sahara car c'est l'époque des meilleurs pâturages. Donc, c'est Ghardaïa qui tient lieu de centre redistributeur. D'ailleurs, cette situation a plutôt tendance à se modifier, bien que les traditions soient fortement ancrées, depuis l'apparition du camion automobile dans le Sud.

En ce qui concerne le sel, celui-ci vient de différents endroits, et toujours par caravanes. Elles vont le chercher près de l'Oued Seb-Seb, au Sud de Metlili, ou dans les Chotts de Ouargla d'où sont ramenés de gros blocs sur le dos des chameaux ; elles vont même dans les montagnes entre Djelfa et Laghouat, où elles puisent, depuis des années, à cette inépuisable source pour tous les besoins des environs.

Le Mzab, n'étant qu'un faible producteur de céréales, doit faire appel aux régions telliennes, ou des Hauts-Plateaux, principalement à celle de Geryville. Ce sont les Arabes agrégés au Mzab, Mdabih ou Beni Merzoug, qui vont l'y chercher, à moins que ce ne soit les Arabes de l'annexe de Geryville qui viennent le porter eux-mêmes à Ghardaïa. Il est fait une grosse consommation de blé dans la Chebka, chez les Chambâa d'Ouargla, les Saïds Otthba et les Berarja. C'est encore Ghardaïa qui est le plus gros pourvoyeur de ces différentes tribus ; c'est donc aussi en cette matière un redistributeur important.

Quant au bétail dont a besoin pour sa nourriture la population mozabite, il est gardé par les Arabes agrégés au Mzab qui oscillent autour de la Chebka avec leurs troupeaux ; parfois même, ils vont acheter d'autre bétail aux Nomades du Sud, chameaux de Ouargla ou de Touggourt, ou à ceux du Nord qui leur vendent surtout des moutons (Laghouat) et quelques chameaux (Geryville).

Enfin, jusqu'à une époque récente, la Tunisie et le Sous fournissaient au Mzab de nombreux produits fabriqués, cotonnades, instruments de travail en fer, quincaillerie, garance et tabac. Ce commerce s'est ralenti de nos jours et les produits qui ne sont pas travaillés sur place viennent maintenant en grande partie d'Alger et des villes algériennes par la route ou le chemin de fer.

Ainsi, malgré la conquête française, malgré la pénétration du rail et de la route jusqu'à la lisière du désert, le commerce du Mzab et des régions avoisinantes n'a guère changé d'aspect. La tradition s'y maintient vivace, et les progrès de l'automobile dans le pays n'ont pas entièrement ruiné l'ancien système caravanier, et ébréché le réseau de ces échanges transsahariens.

Cette persistance des formes archaïques se retrouve d'une manière plus forte encore sur le Mzab, plus inaccessible au progrès matériel, dans sa structure interne, dans ses règles de police et d'organisation, dans ses méthodes commerciales, et dans les modes des échanges qui s'y font.

LE CADRE HUMAIN DU MARCHÉ :

De la nature même du marché de Ghardaïa, il découle que la foule qu'on y rencontre appartient à de nombreuses races et aux tribus les plus diverses : Mozabites, Arabes, Juifs, tous ces hommes qui se méprisent les uns les autres sont réunis ici par une même nécessité, celle de commercer pour subvenir aux besoins de leur propre existence.

Les Juifs sont peu nombreux, et on les reconnaît facilement à leur teint mat, à leurs grands yeux, à leur nez busqué, à leur barbe claire et à leur petite chéchia posée sur l'occiput. Quelques-uns sont vendeurs de grains qu'ils ont acheté aux caravanes, d'autres ont de petits étalages de marchandises variées.

Mais ce sont surtout des acheteurs. Ils ne s'attendent d'ailleurs guère sur le marché, car ils sont mal vus des Mozabites et des Arabes.

Nous avons remarqué que si les Kayals font bonne mesure à ces derniers, ils ne donnent aux Juifs que leur stricte ration. Les enfants juifs qui stationnent sur la place du marché en quête de quelque aumône, ou de quelque rapine, sont menés rudement par les Mozabites qui n'aiment pas les voir rôder autour d'eux.

L'Arabe, lui, le nomade, se remarque par sa grande taille, ses yeux légèrement bridés, et son profil aquilin, sa figure est souvent mal rasée, sa barbe n'est pas aussi bien entretenue que celle du Mozabite, son teint est plus clair et son regard, habitué à fixer les horizons de sable, est plus rude.

Il est vêtu d'un grand burnous d'une blancheur éclatante et porte, sur la tête, un turban ou un vaste chapeau Kabyle. Il se tient là, immobile à côté de ses chameaux, attendant l'acheteur ; il s'installe de préférence sur la partie Nord-Ouest de la place, sur le marché aux grains et sur le marché au bétail, ou à côté de la mçolla ; on le voit, de temps en temps, monter sur le blanc édifice et, sans se préoccuper de ce qui l'entoure, lever les bras au ciel en invoquant Allah. On voit qu'il se sent étranger sur cette place et qu'il n'aspire, le marché fini, qu'à regagner sa tente et son désert. En somme il inspire plus de sympathie que le Mozabite.

Celui-ci, en principe de taille moyenne, ventru, l'air réjoui, a le crâne rasé et le plus souvent coiffé d'un fez. Il est vêtu d'une grande gandoura blanche ou bariolée, et son visage mat et légèrement jaunâtre, ses grands yeux marrons à l'iris très développé, sa face mésorhynienne, sa barbe noire en collier, bien fournie et bien taillée, lui donnent un air un peu à part.

Comme vendeur, il tient un commerce de dattes ou de légumes, ou la boucherie, mais plus encore les boutiques, qui, sous les portiques, entourent la place du marché. Acheteur, on le voit circuler, un large couffin à la main, discutant par ci, achetant par là, choisissant avec un geste d'autorité ses provisions, ou tâtant les flancs d'un mouton ou d'une chèvre.

Il aime ainsi à flaner ; le marché est pour lui un lieu de rendez-vous, où il retrouve et paye ses ouvriers le vendredi soir, où il rencontre ses amis avec lesquels il entame d'interminables conversations : assis sur les portiques, devant la maison du Caïd, ou autour de la mçolla, il péroré avec de grands gestes, se fait servir une tasse de thé qu'il déguste avec délices, ou s'isole, songeur, sa lourde clé à la main.

Passez au milieu de ces groupes ; aussitôt les regards se portent sur vous, on vous dévisage, on vous épie, on se montre d'un signe le rouni que vous êtes, et on en profite pour raconter quelques bonnes histoires. Circulez sous les arcades, au milieu du tohu-bohu infernal et des bousculades, un Mozabite vous adresse la parole avec son plus gracieux sourire, et se prête volontiers à toutes les questions que vous lui posez.

La complexité, le double aspect de son caractère, donne au Mozabite quelque chose d'oriental.

Il reste encore deux catégories d'individus dont le niveau social est à peu près le même ; c'est pourquoi nous les groupons ici : les Homria et les Arabes agrégés.

Tous deux se reconnaissent à leur pauvreté, on les voit souvent traîner leurs haillons par les rues de la ville, un turban crasseux sur la tête. Les uns ont le teint plus ou moins noir, selon leur degré de métissage, les autres ont le visage émacié, ridé, et les yeux très tirés ; souvent, ils ont mauvais

caractère ; ils vont poussant devant eux, avec leur bâton noueux, un pauvre âne trop chargé, et se frayent difficilement un passage à travers les rues encombrées qui mènent au marché ; ou bien, ils traînent leur misère parmi la foule, les pieds nus ou dans de vieux souliers éculés, en demandant l'aumône.

Ainsi, sur la place du marché, on trouve toutes les races de ce coin d'Afrique, toutes les tribus, toutes les conditions sociales. Du riche commerçant ou propriétaire mozabite à l'air satisfait, au pauvre mendiant s'échelonne toute une gamme d'individus qui font de ce lieu une véritable mosaïque humaine, sociale et religieuse.

Un trait du pays frappe aussi : c'est le nombre de pauvres gosses, à moitié nus, vêtus de haillons sordides, le visage couvert de mouches, et la tête de croûtes galeuses. Ils vont de ci, de là, pleurant pour un morceau de pain, tendant leur main avec une patience incroyable en demandant sur un ton monocorde quelques dattes ou un peu d'argent. Il est vraiment de pauvres enfants (j'en ai vu à Berriani ronger des écorces de pastèques qu'ils ramassaient dans la rue), mais il en est aussi, dressés par leurs parents, et qui font, de la rapine et de la mendicité, une véritable profession.

Si quelqu'un laisse tomber un oignon ou un poivron, aussitôt un enfant se précipite, le ramasse et le met dans son petit sac ; on voit des fillettes de six à sept ans ramasser les noyaux de dattes dans la poussière de la place, et même dans la fiente encore fumante des chameaux.

Je me souviens qu'un jour, sur le marché, une fillette vint me demander la charité ; je lui donnai une poignée de dattes ; elle s'éloigna et revint bientôt après, en renouvelant son manège ; je lui donnai à nouveau quelques dattes et je m'aperçus qu'aussitôt, elle les glissait dans un petit filet. A la fin de

la journée, elle avait gagné le repas de la famille.

C'est un fait fréquent ; l'enfant, dès qu'il est en âge de marcher tout seul, doit gagner sa vie et rapporter son écot à la maison : pour tous la mendicité a été le premier métier.

Toute cette foule a évidemment son cachet et attire la curiosité du touriste européen, mais, à notre contact, si faible soit-il, elle a perdu beaucoup de ce qui fit le charme des voyageurs d'autan.

J'ai attendu en vain, le jeudi, l'arrivée des longues caravanes, je n'ai vu que des petits groupes d'Arabes isolés, cheminant à côté de leur petit troupeau ou d'un couple ou deux de chameaux, un Mozabite, assis à califourchon sur son âne, ou traînant derrière lui la pauvre bête surchargée.

Le soir, je suis allé sur la place du marché, et je n'y ai pas retrouvé ce que Liorel avait décrit si artistement. La place était silencieuse dans la nuit ; les arcades faisaient de gros trous noirs sur les murs des maisons qu'éclairait une lune falotte. Quelques campements étaient établis ; là des marchands de dattes, à la lueur d'une lampe à pétrole, avaient monté, dès le soir, leur étalage pour faire quelques petits profits. Plus loin, derrière leurs tas de diss ou de betoum, quelques hommes avaient fait un petit feu, autour duquel ils conversaient tranquillement. Ici, s'empilaient de grosses caisses de pastèques, de potirons ou de courges bottelées. Là, assis à côté de gros sacs de grains, des hommes allumaient quelques branches qui jetaient des lueurs roses sur le fond du décor, tel un grand de bengale. Une femme se tapit dans une couverture, elle a sans doute suivi son mari au fond du désert ; demain, elle devra quitter l'enceinte prohibée.

Le marché de Ghardaïa, le jeudi soir, est le rendez-vous des flâneurs ou de rêveurs aux étoiles.

qui viennent sur la grande place, sous les portiques, respirer la fraîcheur de la nuit. Assis à côté de moi, au pied de la mçolla, un Mozabite murmure un air aux notes plaintives, tandis que, sur l'énorme pierre, un autre, les bras levés au ciel invoque Allah tout puissant.

Et puis, tout s'endort ; on aperçoit des masses immobiles à la lueur faible d'une braise qui se meurt, et les aboiements des chiens dans le lointain se mêlent au silence de la place pour achever de lancer dans la nuit profonde cette note d'exotisme et de rêverie.

LES MARCHES QUOTIDIENS :

On aurait tort d'appeler les marchés quotidiens sur la place de Chardaïa de petits marchés, par comparaison avec le "grand marché" du vendredi. Bien qu'ils soient, en principe, moins fréquentés par les Nomades, ils ont une très grande importance dans la vie du peuple mozabite. C'est là que toute la population vient faire ses provisions journalières, c'est là qu'elle vient chercher le blé, la viande, les légumes, les fruits, le bois, dont elle a besoin pour sa consommation courante. Ce qui différencie le marché hebdomadaire du marché quotidien, c'est surtout l'importance qu'y prend le commerce du bétail, et l'affluence de monde qui se manifeste sur la place. L'un et l'autre, cela mis à part, voient se dérouler à peu près les mêmes transactions.

Chaque jour amène son convoi de caravanes, et chaque caravane contient plus d'un enseignement sur les mœurs, sur les coutumes, sur les habitudes des Mozabites, parce que chaque jour et chaque caravane permettent de pénétrer plus intimement dans la vie du peuple, en constatant, pris sur le vif, ses besoins, ses goûts, ses préférences, ses spéculations.

Pour l'observateur, le marché est le miroir où se reflète toute la vie économique, matérielle, spéciale, d'une cité. En un clin d'oeil, au simple aspect des choses les plus diverses, étalées dans un désordre pittoresque, aliments, costumes, ustensiles de travail ou de ménage, nous pouvons juger à quel degré de civilisation les hommes sont parvenus, nous sommes initiés aux mille détails de leur vie, à leurs occupations de tous les jours.

Chaque matin, après la prière de l'aube, les gens commencent à affluer sur la place ; les marchands s'installent et la foule des acheteurs et des oisifs déambule entre les tas de blé, les montagnes de courges ou de pastèques, les étalages de viande, de sacs de dattes ou de vêtements.

La place s'anime, s'encombre, de flâneurs agitant nonchalamment leurs larges éventails, de homria poussant d'un pas pressé leurs petits ânes éfflanqués, chargés de grosses outres d'eau, d'acheteurs et de vendeurs qui discutent un prix en faisant de grands gestes, et de petits enfants déguenillés en quête d'un larcin.

Les marchands s'installent de préférence à la moitié Sud de la place, protégée des ardeurs du soleil par l'ombre des maisons, ou bien sous les portiques, tout autour du marché, sauf sur le côté Nord-Ouest qui est assez ensoleillé. Seuls les marchands de grains, bravant la chaleur se groupent dans l'angle Nord, au débouché du Zgag el Ouassaa.

LE MARCHÉ AUX GRAINS :

Le commerce des grains est un des plus importants du marché parce-que le blé et l'orge, ainsi que les légumes secs, forment avec les dattes la base de l'alimentation du Mozabite.

La vente se fait dans l'angle Nord de la place, entre la haouïta et le Zgag el Ouassaa. Là, on trouve de nombreux marchands mozabites, coiffés d'un fez ou de grands chapeaux de paille, une sacoche et bandoulière, qui attendent les clients, debouts derri-

de gros tas de blé, posés sur une toile à même le sol. C'est d'ordinaire du blé dur, car c'est le seul qui prospère sur les Hauts-Plateaux, et parce-que les indigènes l'emploient dans la fabrication de la semoule du couscous.

Quelques transactions s'opèrent aussi sur de l'orge pour les chameaux, et sur divers légumes secs : fèves, haricots, pois chiches, et même des noyaux de dattes qui servent à la fabrication de l'alef, pour la nourriture des chameaux et des ânes.

La vente de ces derniers produits est libre, mais celle du blé exige nécessairement le recours à un personnage auxiliaire : le kayal. Le kayal est, en général, un Noir ou un Honria de modeste condition qui vend à la place et pour le compte du propriétaire. Le vendredi, le marchand mozabite a acheté en gros, aux Nomades, plusieurs sacs de grains qui sont pesés à la bascule et qu'il emporte dès le début du marché. Ensuite, il vient, chaque jour, sur la place, vendre son grain au détail. Mais il n'a pas le droit d'opérer lui-même, et l'acheteur sait très bien qu'il doit s'adresser au Kayal pour se faire servir. Celui-ci, accroupi devant son tas de blé, mesure à l'acheteur le nombre de décalitres ou de doubles décalitres demandés et les compte à haute voix en les lui remettant ; il fait d'ordinaire bonne mesure. Il perçoit ensuite l'argent qu'il remet au marchand. Le double décalitre se vend au prix de 600 Francs, ce qui porte le prix du quintal à 4.000 Francs environ.

Le Kayal est peu exigeant quant à son salaire : il reçoit, à la fin de chaque semaine, une redevance modique : quelques litres de blé, un peu d'argent lui suffisent.

Mais il est impossible de ne pas passer par son intermédiaire, car il appartient à une solide corporation aux origines très lointaines, et dont les règlements sont agréés par les caïds ou nacheïks. Si le

marchand passe outre, la vente est en principe annulée, mais ceci est très rare, car dès qu'un marchand de grains pénètre dans l'enceinte du marché, le Kayal vient lui offrir ses services. Souvent, même, un seul Kayal peut travailler pour plusieurs marchands de blé et c'est alors un spectacle pittoresque que de voir le Kayal aller de l'un à l'autre, redoublant de zèle et de célérité.

Le marché aux grains est toujours très animé, et des cercles serrés se forment autour des marchands, cercles qu'il est parfois difficile de franchir quand on veut réellement acheter quelque chose.

MARCHE AUX FRUITS :

Si, tournant le dos au Erag el Ouassaa et au marché aux grains on regarde vers le Sud-Est, c'est-à-dire vers le centre de la place, on trouve devant soi celle-ci divisée en deux centres d'activité : à gauche, les vendeurs de bois occupent tout l'angle Sud-Est jusqu'au Souk-el-Dellala ; c'est un marché calme et tranquille dans sa vaste étendue. Sur la droite, le quartier des marchands de dattes ou de pastèques est plus animé et il est le siège d'un grand encombrement.

C'est en effet, au débouché de la Rue Mar- artère principale donnant sur la place, que se tient le marché aux fruits ; aussi reçoit-il le flot humain qui, venu de la ville ou des environs défère par celle-ci.

La datte est l'aliment par excellence du Mozabite et de l'Arabe des déserts. Durant toute l'année, et tout au long de la journée, il en consomme d'énormes quantités ; aussi le commerce des dattes revêt-il une importance de tout premier ordre qui ne décroît guère que dans les mois d'été.

lorsque les provisions sont presque épuisées, et que les premières dattes d'Ouargla ou d'El Golea ne sont pas encore mûres. On voit alors sur les étalages des marchands de vieux fonds de sacs de dattes sèches, ou à moitié fermentées, voisinant avec des caisses d'une pâte de dattes infecte où mouches et noyaux se confondent au milieu d'un magma peu appétissant, ou encore des fruits à moitié mûrs, encore jaunes et d'un goût âpre, mais qu'il a fallu cueillir pour satisfaire à la demande qui commençait à se faire pressante, et le marchand impassible chasse inlassamment avec un petit plumeau de sorgho les nuages de mouches qui s'abattent sur la marchandise, attirées par le goût du sucre.

La vente des dattes peut s'opérer de trois manières : sur pied, en gros, ou au détail.

Ordinairement, elles sont apportées par des revendeurs qui sont allés les chercher à Ouargla, Tougourt, ou El Golea ; les grossistes qui les reçoivent en exposent cinq ou six sacs sur le marché, le matin de bonne heure ; l'offre et la demande se manifestent alors et le prix s'établit par le jeu de la libre concurrence.

Mais elles sont parfois aussi vendues sur pied, et aux enchères. Il est fait une annonce sur le marché, et une mise à prix ; les estimations et les surenchères se font ensuite sur place. Quand le prix est fixé, un contrat est signé et l'acheteur donne des arrhes qui varient du tiers à la moitié du prix de la récolte.

Quant aux petits cultivateurs mozabites des oasis, ils font d'abord leur provision pour l'année dans de grandes jarres ; ils se réservent, de cette façon huit à dix quintaux par famille ; le reste est séparé en deux parties suivant la qualité : les dattes avariées sont vendues à bas prix pour les bêtes, les bonnes sont livrées à la consommation. Dans le cas présent, le vendeur s'en va au marché avec de

petits couffins de dattes ; il s'assied auprès de ses couffins, et attend le client. Les fruits non vendus sont retournés à l'oasis pour le marché suivant.

Mais, en général, ce sont des commerçants de métier qui font la vente au détail sur le marché. Ils ont de petites boutiques démontables qu'ils installent sur la place, et sur leurs étalages, ils vendent un sac de dattes. Autrefois, il n'y avait pas de balances : on mesurait avec des petits couffins, ou on faisait des tas (houza) ; aujourd'hui, la vente se fait au poids et à prix fixe. Mais la concurrence, jouée entre ces nombreux marchands qui se côtoient et se jalousent, fait parfois baisser les prix d'une manière appréciable au cours du même marché.

La vente des autres fruits est beaucoup moins compliquée. Leur domaine occupe tout l'angle-Sud de la place, de la Rue Neuve au marché à la viande. Là, dans un encombrement incroyable, on a peine à se frayer un chemin entre des montagnes de pastèques grosses comme des courges, de petits melons, de courges-bouteilles, ou parmi les sacs vides empilés les uns

Tableau des diverses variétés de dattes avec leur époque de maturité

Deghet-Hour	Octobre	Deglet amameur	ad.
Tim-Djohert	-	Taourar'a Sefraïa	Cote.
Tadala	-	Tizi Ouini	.
Bent Klebala	-	Tazougarer Achamra	.
Litima	-	Tamzouart Entlat	.
Zerza	Novembre	Deglet-Aïa	.
Tim Boubekour	Octobre	Deglet-Koulah	.
Ouchta	-	Karboucha	.
Tizaout	-	Kessaba	.
Touadjat	Septembre	Bou Arrousse	.
Tadmasna	Août	Kassi ou Moussa	.
Tanzouart	-		
R'arse	Septembre		

sur les autres, et les petits étalages de vendeurs de figues fraîches, de raisins châtifs, de coings ou de grenades.

Tous ces fruits viennent de l'ouasis et sont vendus par leurs propriétaires qui trouvent, en outre, une occasion de se revoir et de bavarder.

Sauf les pastèques et les courges qui sont vendues au poids, tous les autres fruits se vendent par petits tas à l'estimation du marchand et de l'acheteur ; il est par conséquent facile de marchandiser et de se faire faire bonne mesure. Les pastèques comme les courges, parfois trop volumineuses sont détaillées par quartiers, aussi voit-on, de ci, de là, se détacher sur le vert foncé de fruits entiers, de belles tranches sanguinolentes tachées de noirs pépins, sur lesquelles des multitudes de mouches viennent se poser.

Le marché aux fruits est pittoresque dans sa simplicité et sa primitivité, et constitue l'un des coins les plus animés et les plus intéressants de l'ensemble.

MARCHE AU BOIS:

C'est le commerce du bois qui tient la plus grande place. Situé entre Souk el Dellala et la Rue Neuve, il encombre le marché de gros tas de batoum, disposés pêle-mêle à côté de grosses bottes de diss que broutent les ânes et les chèvres. Le diss est une herbe très longue qui croît sur les Hauts-Plateaux et dont on fait des litières pour le bétail, dont on recouvre les meules de paille dans le Nord pour les mettre à l'abri des intempéries. Au Mzab, on le donne à manger aux animaux, car les pâturages sont rares.

On trouve aussi : du bois de chauffage,

thuya ou batoum, qui s'amoncelle sans ordre parmi les campements des nomades, de petits fagots de retem, sorte de genêt servant à l'allumage, et qui se vend à prix d'or ; de grosses billes de bois de palmier apportées de Ouargla ou de Touggourt par camions et qui donnent un bon feu chaud et un charbon renommé. Les sacs de charbon sont adossés deux à deux, de ci, de là ; c'est une marchandise chère et précieuse que tout le monde ne peut s'offrir.

En effet, le Mzab est très déshérité en ce qui concerne la végétation, et le bois de chauffage en particulier. Les Nomades vont parfois le chercher très loin dans les environs de Tibremt, sur la route de Laghouat, et même jusqu'à Djelfa. Ils détruisent les dayas pour se le procurer ; aussi, le caïd doit-il mettre l'embargo sur le bois vert à l'entrée du marché pour éviter cette déprédation du patrimoine forestier du Sud-algérien.

La question du bois est, comme celle de l'eau, capitale pour les oasis du Sud : c'est ce qui explique le prix élevé qu'il atteint sur les marchés.

MARCHE AUX LEGUMES :

A l'autre bout du marché, dans la rue montante du Zgag el Ouassaa, et à son débouché sur la place, débordant sous les portiques, on trouve le marché aux légumes et aux épices, le même qui se tient près de la Rue Neuve, mais offrant une diversité de marchandises plus grande.

En principe, le marché aux légumes n'a lieu que dans le Zgag el Ouassaa, et son débouché sur la grande place est réservé aux marchands d'épices.

Ces derniers, assis au pied des portiques, sont entourés de petits couffins et de petites bûtes en fer contenant des épices de toutes sortes, et

inconnues chez nous : petites noisettes de meteb du désert, qui se vendent vingt sous l'une et qui, écrasées, donnent une farine blanche très forte ; feuilles brisées d'atchel, ressemblant à des feuilles de cyprès, de goût salé, employées comme condiments ; thé brisé mêlé à des impuretés, petits piments secs, poivre rouge ou canelle, le tout vendu par petites pincées à un prix assez élevé.

En enfilant le Zgag el Ouassaa, on se trouve en présence d'une foule qui se presse, qui se bouscule autour des marchands de légumes ; car les légumes verts sont rares au Mzab, et en tout cas de médiocre qualité. On y voit, de ci, de là, sur des tables de bois, ou sur des sacs à même le sol, de petits tas de tomates flétries, grosses comme des cerises, des poivrons rouges, des oignons, des aubergines, et parfois quelques rares salades vendues à prix d'or et sans pesée. Des quartiers de citrouilles, des courges bouteilles longues et jaunâtres, en forme de corne, des pastèques, et quelques raisins chétifs et aigrelets rappellent un peu la physionomie du marché aux fruits de l'autre côté de la place. Mais tout cela frappe par sa pauvreté, et l'on se demande comment une communauté de plus de vingt mille personnes arrive à se nourrir avec si peu. Mais les Mozabites se contentent bien souvent, dans leur ensemble, d'un repas frugal composé d'un couscous maigre, et de quelques dattes ; ils sont très sobres, et d'ailleurs beaucoup possèdent, dans l'oasis, un petit jardin qui leur fournit un appoint. Cependant, il y a aussi de nombreux commerçants, tous plus ou moins millionnaires et qui ont besoin d'une nourriture plus substantielle. Ils la trouvent sur le marché à la viande qui, bien qu'il soit quotidien, ne sera traité que plus loin avec les marchés hebdomadaires, en raison de la particulière importance qu'il prend avec l'arrivée des Nomades et de leur bétail.

TRANSACTIONS DIVERSES :

Nous écartons donc, pour un temps, ce qui fait l'objet des transactions les plus caractéristiques

du marché de Ghardaïa, le bétail et les tissus. Mais nous devons nous arrêter un moment devant ces petits métiers qui abondent sur la place, devant ces étalages minuscules qui donnent au marché une grande partie de son charme et de son exotisme.

On les trouve partout, sous les arcades, sur la place et dans les rues voisines. Ici, de vieux cordonniers, entourés de pneus d'autos usagés, réparent des chaussures éculées en taillant dans le caoutchouc des semelles larges et épaisses. Là, on fabrique des babouches en raphia ou des sandales en lanières. Ailleurs, des chaussons pointus et richement décorés de perles et de tissus mauves ou rouges viennent orner les pieds mignons de quelques opulentes femmes mozabites.

Dans le Souk el Djeruda, une douzaine de couturiers sont assis devant leurs machines à coudre, et travaillent en plein air, sans se préoccuper de la foule bruyante qui les entoure.

Les brocanteurs et marchands d'objets divers, sont installés au débouché du Souk el Dellal. Sur une vieille toile, ils ont disposé leurs articles et attendent patiemment l'acheteur. On trouve de tout sur leur étalage, et rarement des objets de valeur : ce sont de vieilles boîtes en fer remplies de clous, une écumoire sans queue, des mesures : litres ou décalitres, et parfois une lanterne ciselée ou une clé mozabite rouillée semblent donner quelque valeur à cette réunion d'objets hétéroclites et usagés.

Mais quel est cet attroupement à quelques pas de là : de la foule on voit émerger un grand colosse qui gesticule et pousse de grands cris : c'est un dellal qui pratique une vente aux enchères. Le système n'est d'ailleurs pas original et repose sur les mêmes principes que nos ventes surlicitation, le crieur public, un scribe et un représentant du Cal:

se partagent la tâche de liquider le mobilier d'une succession, et les ustensiles les plus divers passent de main en main et sont soigneusement examinés avant de trouver acquéreur. D'ailleurs, de quoi se compose ce mobilier ? en général de quelques vieilles hardes, d'un lot de vaisselle ébréchée, de quelques coussins, et parfois d'un antique fusil à pierre du temps de la conquête, ou d'un vase émaillé sorti on ne sait d'où ; à tout prendre une faible succession, mais que la loi mozabite oblige à liquider dans une vente publique afin d'éviter les contestations entre héritiers.

Mais ce qui frappe le plus sur cette place du marché, c'est ce vendeur de charmes, un israélite certainement, vêtu bizarrement d'une courte gandourah noire agrémentée de bandelettes rouges, une petite chéchia noire sur la tête, et tenant à la main un encensoir rudimentaire ou brûlent des parfums. Il a un regard faux et mielleux, et pour quelque monnaie il vous vend un colifichet ou vous dit la bonne aventure. Il est partout, il se glisse entre les groupes, rampant comme un serpent et vous harcèle de ses prières tant que vous ne l'avez pas contenté ou chassé rudement.

Autour de ces étalages si divers dans leur pauvreté et leur simplicité, parmi ce peuple vaquant à ses occupations coutumières, on sent revivre l'Orient des contes antiques avec sa teinte d'exotisme et de primitivité ; un peuple qui partage sa vie entre un doux farniente à l'ombre des portiques quand le trop brûlant soleil du soleil darde le pays de ses rayons de feu, et une activité débordante, un luxe de gestes et de paroles à l'heure où la fraîcheur du soir retombe sur la ville.

Le marché de chaque jour est le lieu de prédilection pour l'étude de ce peuple, car c'est là qu'il se retrouve lui-même, à travers son activité préférée : le commerce.

LES MARCHES HEBDOMADAIRES :

Les marchés hebdomadaires sont les vrais marchés ; ils dépassent de beaucoup comme importance les petits marchés locaux ; d'autre part, ils mettent aux prises le Ksourien avec le Nomade. On surprend, en les suivant, le secret du ravitaillement des villes sahariennes. Enfin, pour l'homme du dehors, ils jouent, en outre, le rôle du marché quotidien du sédentaire, en satisfaisant ses goûts de luxe et même de superflu.

Le vendredi matin, les rues de Ghardaïa s'emplissent de monde ; on vient des quatre autres villes saintes pour assister au marché ; bientôt, malgré ses vastes proportions, il ne donne plus le spectacle que d'un grouillement indescriptible. Beaucoup d'artisans, ce jour-là, se dérangent pour offrir leur marchandise qu'ils étalent sur des tapis. Ils l'apportent jusque sur la place pour la mettre plus à la portée des acheteurs de l'extérieur. Les fabricants de couteaux (flissa ou bousseadi) frappent sur leurs enclumes et fabriquent et réparent aussi vite qu'ils le peuvent. On peut dire que le marché est bien alors le visage de l'activité économique.

On y trouve des produits européens de toutes sortes, au milieu des ballots de laine, toisons des troupeaux fraîchement tondus, blanches, noires, ou rousses. Des outres en peau de gazelle, pleines de lait aigri ou de beurre, jonchent le sol. Ici, on vend des bracelets tout en pierres portant parfois des inscriptions, là, des "djobira" aux longues lanières de cuir, ou des coussins aux ornements gravés, découpés dans l'épaisseur des peaux.

Mais les transactions les plus importantes se font sur le bétail et sur les tissus.

MARCHE AU BETAIL :

Dès le jeudi soir, arrivent du Nord des troupeaux de chameaux au poil roux, de haute stature, conduits par leurs propriétaires, rudes pasteurs des steppes. Ils viennent ordinairement des pâturages de Geryville où ils ont été engraisés. On les reconnaît tout de suite à leur aspect arrondi, alors que les chameaux de charge sont décharnés. Le soir même du jeudi et le matin du vendredi ont lieu les adjudications aux enchères entre les bouchers, sur la place. Puis les animaux sont emmenés à l'abattoir où ils sont égorgés par des nègres qui rapportent la viande et les dépouilles sur des ânes et des mulets.

Le Mozabito, gros mangeur de viande de chameau, ne dédaigne pas pour autant celle de mouton ou de chèvre, et un nombre considérable de ces animaux sont vendus sur le marché pour être conduits à l'abattoir. Ils arrivent le vendredi matin, et leur vente s'effectue de bonne heure, car ils pourraient prendre peur et se disperser au moment de l'affluence. Ils sont parqués dans un coin du marché et souvent attachés deux à deux par la tête "moudar rasin", plusieurs couples étant reliés ensemble par une longue corde.

A côté des animaux de boucherie, on trouve des animaux de charge, généralement des chameaux. Leur vente est plus longue et plus délicate, car ils sont appelés à fournir des services à leurs acquéreurs et le marché peut être faussé par la présence de vice rédhibitoires comme nous le verrons plus loin.

Comment s'opère la vente du bétail ? Généralement par l'intermédiaire d'une corporation qui est une plaie pour le marché, mais qu'il est difficile de supprimer : la corporation des "Semsakh".

Le Semsakh est un véritable parasite, surveillant l'arrivée de tout, et prétendant que rien

ne se vende sans passer par lui. Mais il a une certaine utilité, car le Nomade, décidé à se débarrasser le plus vite possible de ses bêtes, trouve en lui un bon courtier connaissant bien le marché. Le prix est fixé au plus offrant, mais la forte cohésion qui règne au sein de la corporation fait que souvent le Nomade est lésé. Aussitôt le marché conclu et enregistré, le Semsakh se met en quête d'acheteurs à qui il impose son prix, sur lequel il fait d'ordinaire un bénéfice d'un tiers. Le soir venu, il paie au propriétaire le prix convenu.

Un mouton entre les mains de l'acquéreur coûte de 1.500 à 2.000 Francs. Quant aux chameaux, leur prix varie de 15.000 à 30.000 francs pour les animaux de boucherie, et peut atteindre 50.000 francs pour les bêtes de charge.

Il est évident que, sans la présence de cet intermédiaire, le vendeur et l'acheteur trouveraient meilleur compte au marché. Mais le service que leur rendent les semsakh en les mettant en rapport d'affaires sont assez appréciables pour qu'ils acceptent leur emprise, parfois lourde, sur le commerce du bétail.

MARCHE A LA VIANDE :

Au marché du bétail est intimement lié le marché à la viande qui, s'il paraît, depuis le transport de l'abattoir dans le lit de l'Oued, avoir subi une régression, n'en reste pas moins en réalité l'un des plus importants de la place.

De bon matin, dès que les animaux ont été abattus et dépecés, ils sont transportés sur la place du marché à la viande où s'opère le finissage. Avec une activité fiévreuse, les Noirs s'emparent des

membres et des carcasses des victimes dont ils laissent les os à nu. C'est d'ailleurs un travail répugnant réservé, autrefois, aux esclaves (Kanoun de 1282 de l'Hégire).

Les bosses graisseuses des animaux, et toutes les parties grasses, sont amoncelées à part et suspendues à des crochets de bois. Il est interdit de mélanger la viande de bête maigre avec la viande de bête grasse, ou de vendre pour l'alimentation du sang ou des animaux qui n'ont pas été égorgés suivant le rite.

Les chèvres et les moutons sont dépecés sur le marché : grâce à des roseaux introduits obliquement sous la peau, on souffle de l'air pour séparer celle-ci des chairs. Puis les quartiers de chèvre, les tabeg (quartiers) de mouton, sont alignés avec la viande de chameau sur l'étal autour duquel volent des nuages de mouches. La viande est coupée par petits quartiers sur un gros billot de bois, et le boucher confectionne des rations, des tas de différentes grosseurs, qu'il estime sans les peser ou dont il débat le prix avec l'acheteur. Et le soleil pèse lourdement sur ce coin de marché d'où se dégage une odeur irréspirable de viande saignante et d'entrailles encore fumantes.

MARCHE AUX TISSUS :

L'importance que revêt le marché aux tissus à Ghardaïa et à Beni-Isguen a été signalée par tous ceux qui se sont intéressés au Mzab, et il demeure encore, à l'heure actuelle, une curiosité pour le touriste qui visite le pays. Il dépasse de loin, en pittoresque et en originalité, les autres marchés, et c'est pourquoi nous devons y attacher une particulière attention.

En ce qui concerne Ghardaïa, le marché est

bi-hebdomadaire et se tient dans une rue située à l'Angle Est de la place, Souk el Dellala. Il a lieu le dimanche et le vendredi après-midi, de quatre heures au coucher du soleil. Un marché de moindre importance se tient aussi sous les arcades prolongeant le Souk el Dellala, le mercredi après-midi.

Assis sur de gros bancs de pierre de chaque côté de la rue, ou sur le pas des portes, deux rangées compactes d'un peuple amoureux de flânerie et de discussion assiste à la vente. Devant leurs boutiques, d'où se dégage une forte odeur de naphthaline, de gros marchands empilent vêtements et tapis que des femmes leur ont apportés. Ils les remettent ensuite au "dellal" ou crieurs publics qui parcourent le marché, tenant à bras tendu l'étoffe flottante, et annonçant le dernier prix offert. Ils font preuve d'une remarquable habileté dans l'art du négoce et savent adroitement flatter la marchandise et l'acheteur perplexé qui l'examine. La vente se fait par surenchères du dixième, et l'objet appartient au dernier offrant, après que la vente ait été enregistrée. Le dellal est ensuite rémunéré sur le produit de la vente.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ces opérations quand nous étudierons le marché de Beni-Isguen où elles ont une importance beaucoup plus grande qu'à Ghardaïa.

Dans le chapitre ci-dessus nous avons examiné les divers aspects du marché, ainsi que les transactions qui s'y déroulent. Il faut encore signaler, pour être complet, les magasins voisins du marché, au débouché du Souk el Idjid ou de la Rue Neuve et qui participent plus ou moins à la vie de ce centre économique. Mais ils ne présentent pour nous aucun intérêt particulier, le vrai marché, avec son originalité

MARCHÉS SECONDAIRES DU MZAB

Les marchés des sept villes du Mzab (Guerrara et Berrian y compris) semblaient être dans des conditions également favorables pour prospérer. Ghardaïa, Mélika, Beni-Isguen, Bou Noura, El Ateuf, sont situés au bord même de l'Oued Mzab, à faible distance les uns des autres. Il n'y a qu'une quinzaine de kilomètres entre les deux villes les plus éloignées, Ghardaïa et El Ateuf. Berrian est bâtie au confluent de l'Oued Soudan et de l'Oued Ben Loh, qui pouvaient servir de pistes aux caravanes, et sur la route de Laghouat. Quant à Guerrara, situé sur l'Oued Zeghir, c'était un poste important sur la route de Touggourt.

Et pourtant, on a vu une de ces villes se développer plus que les autres, et drainer à elle la plus grande partie de l'activité commerciale. Berrian

et Guerrara virent leur rôle décroître au profit de Ghardaïa. Il faut reconnaître que ces deux cités occupent une position un peu excentrique dans la Chekka, et que la communauté ibahdite s'est surtout rassemblée dans la pentapole des bords de l'Oued Mzab. Or, de ces cinq villes, Ghardaïa réunissait les conditions les plus favorables à un développement économique. Bâtie sur une petite colline, au fond d'un grand cirque, au milieu duquel coule l'Oued, au débouché des routes de Metlili-les-Chaambâa et d'El Goléa, habitée par une population plus dynamique et plus commerçante que celle des autres villes, on comprend que Ghardaïa ait pris rapidement le pas sur ses voisines.

D'autre part, Beni-Isguen, la ville sainte, ne pouvait demeurer qu'un marché de second ordre en raison des interdits qui frappaient autrefois et qui frappent encore aujourd'hui en partie les étrangers au culte ibahdite ; Bou-Noura est situé un peu à l'écart et masquée par une colline sur laquelle se dresse Mélika. Cette dernière qui prend un peu l'aspect d'une forteresse, est d'accès trop difficile et se trouve trop resserée entre ses remparts pour qu'ait pu s'y développer un marché important. La seule ville de la pentapole qui, par sa position, sur la route d'Ouargla, eût pu faire concurrence à Ghardaïa est El Ateuf. Or son marché est pratiquement inexistant et cela paraît assez paradoxal.

Devant l'extension du marché de Ghardaïa, les autres villes du Mzab ont vu les leurs rester à un stade quasi-embryonnaire. Ils ont conservé leur pittoresque ainsi que des modes de transactions parfois originaux, mais ils sont loin d'avoir pris l'importance de celui de la grande métropole du Mzab.

Nous ne citerons que pour mémoire les places de Mélika, de Bou-Noura et d'El Ateuf, où les transactions sont rares, et ne portent que sur de faibles quantités de produits de consommation courante : blé

bois, épices, légumes verts. Signalons toutefois qu'à Mélika étaient fabriquées de nombreuses poteries en terre qui étaient jadis vendues sur la place du marché. Les rares spécimens actuels sont maintenant vendus à Ghardaïa sur le Hadj-Bouhaf's ou sur la place de l'ancien marché.

MARCHES DE BERRIAN ET DE GUERRARA :

Berrian et Guerrara sont les deux villes les plus récentes de la Chebka, mais leurs marchés ont été autrefois très florissants. Aujourd'hui, ils n'ont plus qu'une importance tout à fait locale.

La place du marché de Berrian est rectangulaire, toute close, et bordée d'arcades irrégulières d'une architecture très fine. Ses dimensions ne sont pas comparables à celles du marché de Ghardaïa, mais on remarque sur le petit côté Ouest une imposante bâtisse à double rangée de portiques, la maison du Caïd. Cependant, la place reste assez calme, même les jours de marché : le matin quelques tas de batoum et de retem sont apportés à dos d'âne pour les marchés du mercredi et du dimanche après-midi. Malgré la présence des Arabes Agrégés Atata dans la ville, on note peu de transactions sur le détail ; seules les légumes verts et quelques céréales sont l'objet d'un certain commerce.

En ce qui concerne les autres marchandises les habitants de Berrian préfèrent aller les chercher à Ghardaïa au marché du vendredi, bien que les deux villes soient éloignées d'une soixantaine de kilomètres l'une de l'autre.

Guerrara a mieux conservé l'éclat du passé et si ce n'était la sécheresse terrible qui désolait le pays depuis plusieurs années et détermine un exode continu de sa population, elle resterait, du point

vue démographique et économique la deuxième ville du Mzab.

Le marché est situé sur deux places, reliées par une grande porte à arcades. La première de ces places, deux fois moins importante que celle de Ghardaïa, sert de marché commun aux Mozabites et aux Nomades.

Des marchés quotidiens s'y déroulent, mais ils attirent peu de monde. On n'y trouve pas de bétail à vendre, mais des légumes, du reten et des céréales apportés par les Arabes et quelques burnous que fabriquent sur place les Atatcha. Sous les portiques, se tiennent quelques échopes de Mozabites, vendeurs de tapis qu'ils ont achetés à Ghardaïa ou à Guer-rara même.

En franchissant le grand portail, on se trouve sur une place plus petite encore, entourée de maisons à arcades et à terrasses ornées de sculptures. Ces constructions sont tout à fait surprenantes ; elles sont beaucoup plus hautes et compliquées qu'à Ghardaïa ; l'une d'elles, la maison du Caïd à une hauteur double de celle des maisons ordinaires ; son second étage forme une arcature qui fait penser à une galerie italienne ; au-dessus, la murette de sa terrasse est percée d'ouvertures semi sphériques qui alternent avec d'autres évidements disposés en triangle, et constitués eux-mêmes par six petits triangles superposés. La finesse architecturale de cette place semble en avoir fait une sorte de sanctuaire : C'est le marché privé qui se tient dans l'après-midi et qui est réservé aux Mozabites et aux transactions sur les produits locaux (légumes et fruits des oasis, tapis, objets de métal, babouches). La vente se fait uniquement aux enchères publiques, mais sans dellala ; c'est le vendeur lui-même qui présente sa marchandise et fait le tour de la place en criant le dernier prix offert.

Le Marché de Guerrara, prospère au temps de la fécondité de l'oasis est aujourd'hui en stagnation. Seuls, les Nomades Atatcha y apportent quelques produits de l'extérieur et retournent camper sous leurs tentes situées à l'extérieur de la ville. Plus de dattes, plus de légumes dans la palmeraie désolée par la sécheresse ; la pauvreté règne et la moitié des habitants ont quitté "La Perle du Mزاب" pour aller chercher fortune ailleurs. Et l'Algha évoque avec émotion les temps de prospérité où Guerrara attirait de nombreux marchands, jusqu'à des Chaamba venus des environs de Metlili, et il espère que, par la prière, ses fidèles obtiendront du ciel la pluie tant attendue qui fera revivre leur oasis.

MARCHE DE BENI-ISGUEN :

A ce tableau pauvre et désolé s'oppose la pauvreté riante de Beni-Isguen, la ville sainte, et qui groupe les Mozabites les plus riches de la Chetka.

A Beni-Isguen, pas de grands marchés hebdomadaires. Ces réunions populeuses éveillent trop les passions humaines et attirent des profanes étrangers. Mais tous les jours, sauf le vendredi, commence vers quinze ou seize heures, suivant la saison, un pittoresque marché aux enchères réservé à la vente du bétail des biens appartenant à des membres de la communauté ou des produits provenant de l'industrie locale.

On pénètre tout d'abord sur une grande place nue sur laquelle les étrangers ou les nomades qui viennent à Beni-Isguen doivent laisser leurs voitures, leurs ânes, leurs chameaux. En suivant une rue étroite, on débouche sur une place en forme de grand triangle allongé dont un des sommets s'effile en une rue où se prolonge le marché. Il n'y a pas de portiques. Sur une base du triangle, un petit escalier forme

terrasse conduit au bureau du Caïd. C'est un simple renforcement dans une maison, meublé d'une simple table sur laquelle sont éparpillés quelques papiers. Le Caïd, assis sur un tapis, préside le marché ; il a déchaussé ses babouches et converse avec des chefs de fractions. Le long des murs et sur les escaliers, de riches Mozabites sont assis ; c'est leur lieu de rendez-vous quotidien. A quelques mètres devant le Caïd, assis sur un long tapis disposé en pleine place, trois chefs de fractions perçoivent les taxes de location ou les amendes qui ne leur ont pas encore été payées.

Ici, particulièrement, le spectacle de l'animation du marché constitue une véritable curiosité ; on se rend compte en le suivant à quel point ces natures berbères sont amoureuses du commerce et du gain. Les surenchères successives ne peuvent être supérieures à un certain taux, variable suivant la nature des objets mis en vente. Les objets de haut prix, comme les bijoux, sont estimés en blé : les surenchérisseurs apportent le nombre de mesures offertes ; c'est un moyen qui représente d'une façon plus tangible que l'argent la valeur attribuée à un objet. Mais le marché de Beni-Isguen est surtout célèbre par ses ventes d'étoffes et de tapis, tissus importés de France, de Roubaix-Tourcoing et apportés au Mzab par camions, tapis venant du Nord de l'Algérie ou tapis de fabrication locale, robes aux couleurs douces et changeantes, gandouras mozabites aux multiples dessins comme ceux d'un tapis, burnous blancs, haïks et voiles légers, couvertures blanchâtres, beige ou marron, tissées d'un mélange de laine et de poil de chameau, et qui atteignent le prix de 2.000 à 3.000 francs.

En ce qui concerne les tapis, presque tout vient du petit magasin touchant au bureau du Caïd et que tient un Mozabite lettré et connaissant bien la France. Il nous déplie ses piles de tapis que les femmes, cloîtrées à longueur de journée, tissent sur leur métier vertical de fabrication indigène. On trouve

de tout dans ce magasin : tapis aux dessins anciens ou modernes, tapis neufs et tapis d'occasion provenant d'une succession ou d'une liquidation. Tous sont étiquetés et portent un prix qui bien souvent n'est pas à la portée de toutes les bourses. Aussi le marchand, soit qu'il estime devoir tenter le client, soit qu'il espère, par le jeu des enchères faire monter le prix de vente, porte ses tapis au marché. En file, les dellala, d'un pas rapide, font le tour de la place, tenant l'objet à bras tendus, et criant le prix au public. Si quelqu'un surenchérit, le dellal continue à faire le tour du marché en annonçant le nouveau prix. Parfois, il entre chez le marchand pour lui demander si le prix lui convient, puis il ressort et continue sa course jusqu'à ce que l'objet soit adjugé. Il arrive que certains articles ne trouvent pas d'acheteurs, ou, estimés à un prix trop bas, soient repris par le vendeur en attendant un autre marché. Et le dellal (mot que le Caïd nous traduit par celui de brocanteur) va ensuite toucher sa commission qui est de 5 % sur le prix de la vente.

Parfois, la course des dellala est interrompue par un appariteur qui s'avance devant le bureau du Caïd, et se tourne vers la foule ; la vie du marché suspend son rythme pendant quelques instants. Alors le crieur répète trois fois à haute voix "Par la grâce d'Allah, moi Caïd de Beni-Isguen, avis à la population" ; puis il s'arrête, l'entourage du Caïd délibère. Nulle part ailleurs que sur la place du Marché, on ne saurait trouver une foule aussi abondante et le crieur, comme un enfant à qui on apprend une leçon, répète à haute voix sur un ton monocorde les fragments de phrase que le Caïd lui souffle à voix basse.

Et puis, l'animation reprend ; les dellala continuent leur manège, tandis qu'au centre de la place, d'autres marchands immobiles, accroupis parmi la vague blanche des gandouras, attendent plus patia-

LA POLICE DES MARCHÉS

La notion même d'autorité implique celle d'une police chargée de veiller à l'exécution et au respect des prescriptions que cette autorité édicte, qu'elles soient d'ordre politique, social, administratif ou économique.

En pays musulman, les marchés, plus que tous autres lieux de rassemblement de la population doivent être surveillés car c'est sur leurs places que la vie prend sa forme la plus intense sous tous ses aspects. Le marché est en effet le centre de l'activité économique et sociale d'une ville. Il y a donc lieu d'établir une réglementation qui y assure le bon ordre et la régularité des transactions.

D'autre part, les pays musulmans ont un système d'impôts encore assez primitif et le chef tire profit de tout ce qui peut enrichir ses caisses. Aussi les transactions qui s'opèrent sur les marchés ont-elles fait l'objet de perceptions de certains droits, et nous avons jugé bon, lors de notre installation en Afrique du Nord, de maintenir ces droits, sinon de les renforcer.

Aussi les marchés possèdent-ils tous une police assurée principalement par le Caïd de la Ville, et font-ils tous l'objet d'une réglementation à divers points de vue. En ce qui concerne le Mzab, elle est uniforme dans ses grandes lignes pour l'ensemble des villes de la Chebka, mais varie à certains égards de marché à marché dans ses détails.

C'est au Caïd, représentant de l'autorité française, qu'il incombe, dans chaque ville, d'assurer la police du marché. Avant notre installation, cette fonction était remplie par les Muccheikh, pontifes de la Mosquée qui réglaient le déroulement des transactions et exerçaient sur elles une surveillance étroite, directement ou par délégation. Quand ils observaient une contravention au règlement du marché, son auteur était incarcéré dans la mosquée et jugé selon la loi religieuse par le Cadi. Sa peine consistait toujours en une flagellation ou une bâtonnade : il recevait des coups avec des lanières de cuir, à l'extrémité desquelles pendaient des sachets de sable, ou des verges. Quant aux femmes, elles étaient mises torse nu dans des couffins et fouettées.

Cette ingérence de la loi religieuse dans toutes les affaires de la Cité n'était pas particulière au Mzab, mais existait dans tous les pays musulmans et chez les peuples primitifs où le pouvoir temporel ne faisait qu'un avec le pouvoir spirituel.

Avec l'occupation française, la police des marchés cessa de relever des autorités religieuses

pour être confiées à un Caïd, chef temporel, fonctionnaire représentant l'autorité française. Mais les règlements conservèrent encore à certains égards quelques traces de l'ancien système.

A l'heure actuelle, les problèmes que pose la police du marché peuvent se ramener à trois principaux :

- la réglementation de l'admission dans l'enceinte du marché, particulièrement en ce qui concerne les étrangers et les femmes ;
- la réglementation du droit de vendre ;
- le contrôle des transactions.

1 -

De tout temps, et pour des raisons diverses, on a réglementé l'admission de la population sur la place du marché. Les femmes, tout d'abord, en furent prosrites et c'est là une coutume curieuse que celle qui écarte de ce lieu la moitié de la population d'une cité. Aujourd'hui encore, cette règle est strictement observée, du moins par les femmes arabes et mozabites, et celles qui l'enfreindraient s'exposeraient à un châtement de la part de leur mari, voire même à la bâtonnade. Seules les petites fillettes s'y promènent, mais dès qu'elles deviennent nubiles et prennent le voile, elles ne réapparaissent plus sur le marché ; c'est sans doute que les Mozabites, dans leur méfiance instinctive, craignent trop pour leurs femmes les conséquences de la promiscuité qui règne sur ces places. Cependant, les femmes juives, régies par leur loi à part, vont librement sur le marché.

En ce qui concerne les étrangers et particulièrement les Arabes et les Juifs, le Mozabite manifeste là encore sa méfiance à leur égard en réglementant d'une façon limitative leur accès aux marchés.

C'est à Beni-Isguen que la règle s'impose avec la plus grande rigueur. Il est interdit à tout étranger à la secte ibahdite de passer la nuit dans la ville sainte. Après le coucher du soleil, on ferme les lourdes portes jusqu'à l'aurore. Aussi, les Nomades venus du désert ne peuvent-ils camper dans la ville pour le marché du lendemain. De plus, les moeurs austères et puritaines qui règnent à Beni-Isguen font considérer comme impurs tous ceux qui ne suivent pas le rite ibahdite ; aussi ne s'engage-t-elle qu'avec méfiance dans la ville, et Beni-Isguen n'a-t-elle qu'un marché très local que ne fréquentent que les Mozabites.

A Ghardaïa, et dans les autres villes, les règlements sont plus libéraux. Ils ont été sévères autrefois, surtout à l'égard des Juifs auxquels interdiction formelle était faite de pénétrer sur la place du marché. Plus tard, ils y furent admis, mais quand ils rencontraient un Mozabite, ils devaient se prosterner devant lui. Cette coutume a disparu depuis notre arrivée. Quant aux Nomades qui arrivaient le jeudi soir de désert, s'ils passaient la nuit sur le marché, ils n'y passaient que cette nuit, et encore s'entourait-on de précautions : Le soleil couché, il était interdit de pénétrer sur la place ou d'en sortir, les chameaux ne pouvaient pas en bouger, et, pour mieux faire respecter cette prescription, les rues entourant la place étaient soigneusement closes par des chaînes scellées dans les murs. Les autres caravanes stationnaient jusqu'au lendemain à l'extrémité de la ville. D'ailleurs, les Nomades connaissaient fort bien toutes ces coutumes : qu'ils vinssent d'Aflou ou de Geryville, ou au contraire d'Ouargla ou d'El Goléa ; ils disposaient leurs étapes de façon à arriver au jour fixé dans les villes Mozabites. Cette sévérité excessive a aujourd'hui disparu, mais les Nomades ont conservé leurs anciennes coutumes et ne pénètrent plus la nuit tombée dans l'enceinte du marché.

2 -

La réglementation du droit de vendre procède d'une idée purement fiscale. Les marchés doivent être une source de revenus pour le Trésor, parce-qu'ils révèlent une existence de richesses. A l'heure actuelle, et bien que nous ne fassions que suivre les anciennes coutumes mozabites, il semble y avoir deux éléments dans ces revenus que procurent les marchés : une taxe, contre-partie de la permission accordée aux marchands de vendre sur la place, et un impôt, pure sorte de droit de douane, perçu à l'entrée des marchandises sur le marché.

En ce qui concerne la taxe, elle correspond tout simplement au droit d'occupation que tout vendeur doit acquitter lorsqu'il installe un étalage sur une place publique. Mais cette pseudo-taxe est ici perçue indirectement. Le Caïd, au début de chaque année, fait allouer aux enchères au plus offrant la place du marché dans son ensemble. L'adjudicataire ou "mekhas" aura ensuite, durant l'année entière le monopole de perception, pour son propre compte, des droits d'occupation imposés aux marchands. Il perçoit ces droits dès que les vendeurs ont étalé leur marchandise, en les proportionnant à la superficie occupée et à l'emplacement de l'étalage. De plus en plus, on rencontre des locations à temps, qui donnent à un vendeur un certain emplacement réservé pour plusieurs marchés ou parfois pour l'année entière.

L'impôt, lui, est un véritable droit d'octroi ; c'est donc un impôt indirect qu'il appartient au Caïd de recouvrer au fur et à mesure de l'entrée des marchandises sur le marché. Il doit donc vérifier que celles-ci n'arrivent pas en fraude, c'est pourquoi, dans tous les marchés du Mzab, le bureau du Caïd se trouve à l'entrée principale de la place. Son attention doit particulièrement porter sur le bétail soumis aux droits les plus lourds ; c'est d'ailleurs sous ses yeux que se font les ventes de chameaux ou de moutons, et on sait d'autre part que toute transaction portant sur du bétail doit être inscrite sur un registre que possède le Caïd.

Moyennant ces formalités préliminaires, tout marchand peut vendre sa marchandise librement, sous certaines réserves que nous avons vues plus haut en ce qui concerne notamment les ventes de tissus ou de céréales.

3 -

Mais encore faut-il qu'il ne porte pas atteinte à certaines règles édictées par les Kanours de la ville, ou qu'il use dans son commerce de procédés déloyaux. Ici encore, le Caïd sera juge des infractions commises ou des contestations qui pourraient survenir entre vendeurs et acheteurs.

C'est surtout à l'occasion de transactions sur le bétail que le Caïd aura à intervenir, car l'animal peut présenter certains vices redhibitoires dont il y aura à tenir compte. Ils doivent être consignés sur un registre tenu par un scribe auprès du Caïd, registre sur lequel est inscrite de même la provenance de l'animal. Parfois le Caïd aura à juger un vol et à faire une enquête ; on tiendra compte, dans la mesure du possible, des marques que possède chaque animal.

En ce qui concerne les bêtes abattues, les bouchers sont tenus d'observer des prescriptions méticuleusement précisées dans les kanours. "Il est interdit d'introduire des bandes de suif entre les côtes pour faire croire que l'animal est gras, d'enlever une partie de la chair de l'animal et de le vendre ensuite comme s'il était entier....".

Le compérage, consistant à vanter la marchandise et à surenchérir, sans intention de l'acheter, est également prohibé. C'est un délégué du Caïd, le "haken" qui doit veiller à l'observance de toutes ces défenses. Il doit aussi procéder à la

CONCLUSION

L'étude que nous venons de faire nous montre qu'en lui-même, le Mzab est un pays pauvre et qu'une grande partie de ce qui se vend sur ses marchés vient de l'extérieur.

Cette pauvreté naturelle du Mzab a été compensée par de hautes qualités, et par un remarquable esprit commercial chez ses habitants. Grâce à leur patience, à leurs efforts, à leur persévérance, ils ont réussi à créer dans leur pays une richesse de premier ordre, soit par le négoce, dont ils font profession dans les pays du Nord, soit par leur activité dans le pays même.

D'ailleurs cette richesse existe de longue date. En ce qui concerne les marchés, le Mzab et le

Soudan ont été en rapports constants à l'époque pré-française, celui-ci envoyant à celui-là des produits de luxe et des esclaves, et les Mozabites tirant de leur artisanat de notables profits. Les marchés ont donc, comme autrefois, une grande prospérité.

Mais depuis la conquête française, cette prospérité tend à décroître, elle cesse de procéder des mêmes causes qu'avant.

Les courants d'échange ont pris une autre direction, et le Mzab s'est tourné vers le Nord et a pu profiter de la rapidité des communications et de la facilité des échanges, dûs à l'introduction de l'automobile dans le pays, événement important qui a fait subir à la structure économique et commerciale du pays de grandes transformations.

Le cadre extérieur du marché s'est modernisé ; de grands garages se sont dressés à côté des vieux portiques, et l'électricité éclaire aujourd'hui les rues conduisant à la grand'place.

Chaque jour, de gros camions apportent de Ouargla, de Touggourt, de Laghouat ou d'El Goléa, les denrées que les Arabes allaient y chercher autrefois avec leurs longues et lentes caravanes. La facilité des communications entre la côte et l'intérieur a permis l'introduction de marchandises nouvelles de fabrication européenne, et de conditionnement meilleur. D'autre part, les produits du Soudan qui inondèrent jadis les marchés ont maintenant disparu ou se vendent à prix d'or quand il s'en trouve quelqu'un.

Parallèlement à cette transformation économique, une évolution sociale s'est opérée, mais elle n'a fait qu'entamer très légèrement le vieux fond

traditionnel. On voit, de ci, de là, à Ghardaïa, quelques Mozabites vêtus à l'Européenne. Les interdictions de fumer ou de boire de l'alcool sont moins bien respectées qu'autrefois, et même les prescriptions de jeûne du Ramadan n'auraient été suivies en 1948 que par 40 % de la population de Ghardaïa. Mais, dans son ensemble, cette évolution sociale est assez lente. Dans une région aussi éloignée de toute civilisation moderne, les moeurs et les coutumes sont moins sujettes à transformation que la vie matérielle proprement dite.

A travers l'évolution subie, on note une permanence de la teinte de primitivité qui caractérise les marchés. Ils gardent toujours, malgré tout, leur cachet oriental profond. Leur cadre est musulman et les quelques apports de modernisme n'ont pas réussi à l'entamer. Les constructions récentes ont gardé le style et l'allure de l'architecture arabe. Sur le marché, le beau désordre qui caractérise la vie de ces peuples s'est maintenu : point d'étalages rangés, alignés ; on marche parmi les pyramides de courges ou de blé, les troupeaux de moutons et les tas de bois, sans se soucier si l'on gêne la vente ou la circulation, et nous croyons que, là aussi, ce "beau désordre est un effet de l'art", effet involontaire sans doute, mais qui ne laisse pas de garder leur cachet pittoresque et ancien à ces marchés que tente d'ébranler la civilisation moderne.

Cet archaïsme s'est aussi conservé dans les modes de transaction, particulièrement dans ce courtage primitif, à base de filouterie officialisée, que l'on trouve encore chez les sem-sakh, et dans le marchandage qui se pratique encore aujourd'hui, moins que sur la côte sans doute, mais qui se rencontre dans presque toutes les transactions.

Enfin, la police du marché elle-même, bien que refondue et calquée sur une mode semi-européenne

